

Star Wax n°40 vous est offert par Compos-it
Automne 2016 / Jannis Stürtz - starwaxmag.com

star
wax
DJ lifestyle magazine



Broadcast Studios Paris

Musique : enregistrement, mixage, mastering

Post-production cinéma / TV : mixage, doublage,

montage vidéo, étalonnage, VFX, sous-titrage, mastering

Recording studio
brodkast

info@brodkast-studio.com

contact : 00 33 (6) 65 59 84 86

www.brodkast-studio.com

GROS SON
PETITS
TARIFS

Recording studio
brodkast





Red Bull Music Academy Festival Paris 2016

Infos et billetterie
redbullmusicacademy.com/france
#rbmaparis

19 sept. — 18 nov.
Red Bull Space

Thurston Moore

Rebellion of Joy
Une exposition
et un disque inédits

* Rebellion of Joy

Mar. 20 sept.
La Gaité lyrique
19h — 23h

Hyperréalités

Lives vidéo 360°

Stephen O'Malley
& Thurston Moore
Sister Iodine
Powell

Mer. 21 sept.
La Cigale
18h — 23h

Rap, Beats & Rhymes

Présenté par Oxmo Puccino
avec les musiciens de The Hop
en collaboration avec Yard & Free Your Funk

Lino/Ärsenik — Jazzy Bazz
Deen Burbigo — S.Pri Noir
Panama Bende — A2H
Dinos Punchlinovic
Espiiem — Take A Mic
Bon Gamin — Supa!
Nodey

* Rap, Beats & Rhymes

Jeu. 22 sept.
Quartier Pigalle
18h — 06h

Une ballade nocturne à Pigalle

1 pass unique
7 lieux — 27 artistes

Lives, DJ sets, lectures,
performances

Ven. 23 sept.
Les Jardins
d'Artois
19h — 21h

Une conversation avec Xavier Veilhan

Ven. 23 sept.
Nuits Fauves
21h30 — 06h

Soumission

Kowton b2b Tessela
b2b Peverelist — Dasha Rush
Paranoid London ^{Live}
Xosar ^{Live} — NSDOS ^{Live}
Palms Trax

Sam. 24 sept.
Le Badaboum
22h — 06h

Incantation

Optimo (Espacio) — Insanlar ^{Live}
Jacob Mafuleni
& Gary Gritness ^{Live}
Débruit ^{Live} — Mawimbi ^{Full crew}
Barış K — Deena Abdelwahed
Blackjoy — Isadora Dartial

SUPRA HIPHOP IMPRESSIONS

by JANKO NILOVIC



AVAILABLE ON CD, VINYL & DIGITAL
WWW.BROCRECORDZ.COM

PENDANT QUE DES INDIVIDUS PARTENT EN VRILLE, FABRIQUENT DES MACHINES DE DESTRUCTION AFIN D'INSTAURER LA TERREUR ... D'AUTRES PRODUISENT DES MACHINES DÉDIÉES À LA CRÉATIVITÉ. CERTAINS LES COLLECTIONNENT PUIS LES ARCHIVENT. ET SURTOUT ILS PARTAGENT LEUR PASSION. LE DEVOIR DE MÉMOIRE, ÉCRIRE NOIR SUR BLANC L'HISTOIRE, QU'ELLE SOIT NÉGATIVE OU POSITIVE, EST NÉCESSAIRE. VOILÀ DÉJÀ DIX ANS QUE L'ÉQUIPE DE STAR WAX RÉVÈLE LES NOUVEAUX TALENTS, REND HOMMAGE AUX ANCIENS SANS OUBLIER DE VALORISER LE VINYLE OU LE DIGITAL. À CETTE OCCASION NOUS AVONS DEMANDÉ À UN PASSIONNÉ, JANNIS STÜRTZ LE BOSS DES LABELS JAKARTA ET HABIBI FUNK, EN COUVERTURE DE CE NUMÉRO ANNIVERSAIRE, DE RÉDIGER L'ÉDITO.

De nos jours, chacun d'entre nous peut être Dj, il suffit d'avoir une playlist sur son iPod. Avec la technologie actuelle, chacun d'entre nous peut également être beatmaker ou scratcheur du moment qu'il a téléchargé les bonnes applications sur son smartphone. Ne vous méprenez pas, cela me convient parfaitement. En fin de compte, tout devrait tourner autour de la musique elle-même, pas autour des outils ou des formats disponibles. Certains, à force de revendiquer le "keeping it real" et le "vinyl only", pourraient passer à côté de ce nouveau monde où la musique n'a jamais été aussi globale, où vous pouvez vous réveiller en écoutant du rap new-yorkais, passer un peu d'électro chaâbi pour le petit déjeuner, danser sur de la cumbia en nettoyant votre appartement et finir la journée avec des êtres chers en ouvrant une bouteille de vin au son du fado. Au moment où j'écris cet éditorial, je suis assis dans un train entre Tunis et Sousse, sur les traces d'enregistrements oubliés du Sud tunisien. J'espère trouver quelque chose. Si c'est le cas, j'envisage de numériser mes découvertes, en faire un mix et partager d'obscures sorties de funk arabe avec des auditeurs du monde entier, de Tunis à Tokyo.

Bien que je ne partage pas le scepticisme d'un grand nombre de personnes envers la technologie, le vinyle reste tout de même pour moi le meilleur moyen d'écouter de la musique. Chez Jakarta Records et Habibi Funk, nous n'avons jamais sorti un album sans pressage vinyle. Et tout comme le vinyle est mon format de prédilection quand vient le moment d'écouter de la musique, le magazine papier est pour moi le format idéal pour lire tout ce qui traite de ce sujet et découvrir des perles oubliées. L'haptique, à l'origine de mon amour du vinyle, est également à l'origine de mon intérêt pour les photos et les textes imprimés. C'est donc un honneur pour moi d'écrire ces mots pour l'édito d'anniversaire d'un magazine qui continue, après toutes ces années, à promouvoir tout ce que nous aimons et chérissons. Félicitations à l'équipe de Star Wax et que les dix prochaines années soient aussi riches !

SOMMAIRE STAR WAX N°40

- 09 - Ours
- 11 - Lifestyle : Pro-Ject VT-E
- 12 - Sneakers X musique best collab.
- 14 - Focus Studio One - Part II
- 16 - Sicaa & focus Exploration Music
- 22 - Klaus Blasquiz
- 30 - Boombox history
- 40 - Best of wax 2006-2016
- 42 - Chroniques disques
- 46 - Votre avis nous intéresse
- 48 - Playlists - menu best of





STREET ART PARIS

VISITES GUIDÉES - ARTIST PERFORMER

ARTANDTOWN.FR CONTACT@ARTANDTOWN.FR 07 82 78 20 19



hiphopdx.com

10 star wax ANS



The Legendary
Dj.Fresh

#TheTonicShow
#djfreshdjfreshdjfresh



Star Wax 2006-2016

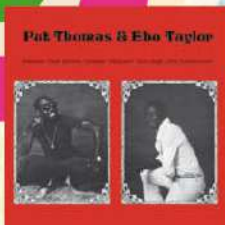
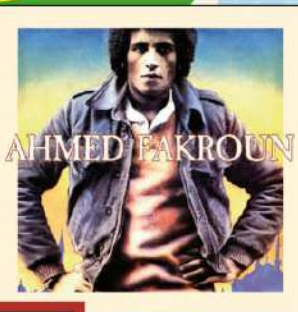
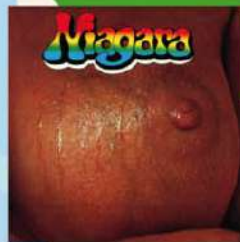
- Fondateur & rédacteur en chef : Juan Marcos Aubert - Direction artistique : Julien Douck et Snik88 - Rédaction : Vincent Caffiaux, Damien Baupal, Dj Barney, Ill'Yo, Mona Gautier - Photographes : Flavien Prioreau, Damien Baupal, Dj Coshmar, - Ont participé : Sabrina Bouzidi, Colette Aubert, Mélanie Labarre, Julien Vuiller, Julien@bboyzburger, Laurent Cachet, Dj Steaf, E-Kyoz, Frankie Numi, Doc Krns, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, hiphopdx.com... - Marketing : ness@starwaxmag.com - Couverture : Jannis Stürtz par Fabian Brennecke - N°ISSN : 1967-2160 - Tirage : 33 000 exemplaires - Imprimé en France : trimestriel national gratuit. Liste détaillée des 670 points de diffusion disponible via le footer sur starwaxmag.com

- Star Wax est édité par Compos-it (2000 - 2016) - Adresse de rédaction : 120, rue Edouard Vaillant - 93100 Montreuil -

info@starwaxmag.com

AFRO-DISCO-JAZZ-PUNK

AFROBEAT-BOOGIE-HIGHLIFE-SOUL



PMG-Artists:

Aigbe Lebarty - Ahmed Fakroun - Alktion
 Aleke Kanonu - Alkwassa - Amas
 Apostles - Bala Miller - Benis Cletin
 Berkely Ike Jones - Beta Yama Group
 Black Children Sledge Funk Band - BLO
 Calvin Arnold - Cffi Duke - Cji Oyewole
 EmmaDorgu-EmmaOgosi-Founders15
 Priimen Muzik Company - Funkees
 Geraldo Pino - Goddy Oku - Goldfinger
 "Papa" Doc - Gudewar Band of Banjul
 Harry Mosco - Heads Funk Band - I.G.
 Bomp - Jake Sollo - Joe Kemfa - Joe
 Moks - Kelenky Band - Kiki Gyan
 Lemmy Jackson - Manford Best
 Mansion - Mary Afi Usuah - Masisi
 Mass Funk - Mighty Flames - Mona
 Finnyh - Murphy Williams - D'Dreman
 Blinck - Diagara - Oby Onyioha
 Ozobby Horn - Pal Thomas
 Peter Abdul - Ray Camacho Band
 Rock Town Express - Sahara All Stars
 Band Jos - Segun Bucknor - Shina
 Williams - SJOB - Sony Cbang - Steve
 Black - Steve - Stormmers - The Cel-
 ebrant - Theadora Ifudu - Themba &
 I-Fire - Tony Igietemo - Trevor Dandy
 Tunde Mabadu - Visitors - Xlasy
 Zdenka Kovacicck - and more...

Distribution:

CARGO
 BERTUS
 F MINOR
 DISK UNION
 CLEAR SPOT
 MERLIN'S NOSE
 FORCED EXPOSURE

Check your local recordstore or visit us @
 DISCOGS - TWITTER - FACEBOOK
 YOUTUBE - SOUNDCLOUD
 or directly @ www.audio.cd



for vinyl-manufacturing write to info@audio.cd

POUR LA PAGE LIFESTYLE DE CE NUMÉRO ANNIVERSAIRE NOUS AVONS LIMITÉ LA SÉLECTION DES OBJETS À L'ESSENTIEL : LA PLATINE VINYLE. À L'HEURE DE LA COURSE À L'ESPACE EN MILIEU URBAIN C'EST PRO-JECT, LEADER SUR LE MARCHÉ DES PLATINES À COURROIE, QUI VA UNE FOIS DE PLUS JUSTIFIER SON STATUT GRÂCE AU LANCEMENT DE DEUX PLATINES MURALES À LECTURE VERTICALE. LA PRO-JECT VT-E ET LA VT-E BT. FOCUS SUR CES RÉFÉRENCES SURPRENANTES QUI VIENNENT S'AJOUTER AU CATALOGUE DÉJÀ RICHE DE LA FIRME AUTRICHIENNE, FONDÉE EN 1990.



Un Dj ou un audiophile sait qu'il est techniquement possible de lire un vinyle à la verticale mais c'est toujours surprenant de le constater. Même si en 1970 Mitsubishi avait sorti la LT-5V, puis Technics la SL-V5 et Sharp la série VZ (Cf. article sur les boomboxes dans ce numéro 40), il est encore rare de voir une platine à lecture verticale. Les années 80 ont été aussi marquées par le lancement de la PS-F9 et de la Sony PS-F5, aussi connue sous le nom de Flamingo au Japon, qui a certainement inspiré le lecteur de vinyles Toc, au design en forme d'œuf, sorti l'année dernière. Pro-Ject fidèle à son design sobre, minimaliste et pragmatique remet le couvert avec deux platines. Ou plus exactement avec quatre modèles puisque la VT-E et la VT-E BT se déclinent pour les droitiers mais aussi pour les gauchers.

Nous avons eu l'honneur de tester en primeur l'un des premiers modèles fabriqués. La légèreté et la simplicité de l'objet sont appréciables dès la prise en main. Il y a l'option de visser au dos de la platine un pied afin de l'installer sur un meuble. Ou alors de le positionner, toujours verticalement, sur un mur. Pour l'option murale, il vous faudra dévisser ses pieds ronds et, à la place, revisser deux barres en métal qui font office de butées entre le mur et la platine. Ainsi qu'une tige permettant de la fixer à votre habitat. À l'exception d'une cheville et d'une vis pour la pose murale, toutes ces pièces sont fournies. Une cellule Orofon est déjà fixée au bout du bras. Une fois l'alimentation branchée au courant puis les prises RCA connectées à votre ampli, il vous reste seulement à mettre la courroie. Le bouton on/off se situe sur la tranche. Il est temps de sortir votre vinyle, de le poser sur la feutrine et de visser, par dessus, le palet presseur afin d'éviter que votre vinyle ne se promène lors de sa lecture. Évidemment ça fonctionne merveilleusement bien et, outre d'être pratique en termes d'espace, ça fait son effet auprès des invités.

Petite surprise, ne cherchez pas un interrupteur permettant de permuter de 33 à 45 tours parce qu'il faut changer la courroie d'étage de poulie selon l'usage. J'entends déjà rouspéter, mais pas d'inquiétude : la manipulation est simple. En revanche pour lire les 7 inch avec un large trou central, il faut l'« Adapt it », un accessoire supplémentaire à se procurer.

Il est vrai que ce n'est pas forcément esthétique de voir des fils se balader, pour ceux soucieux de perfectionnisme. Cependant Pro-Ject propose, là aussi, une solution. La VT-E BT à 450€ a la particularité d'être livrée avec un émetteur Bluetooth et un pré-ampli, une solution efficace. Bien sûr il faut idéalement une prise électrique murale juste derrière la platine pour cacher le câble d'alimentation. Tous ces modèles se déclinent en rouge, en blanc et en noir. À noter que Pro-Ject vend aussi une large gamme de produits électroniques audiophiles parmi lesquels des pré-amplis, des multimédias box, des docks... au format réduit, toujours bien adaptée au concept du gain de place. Elle se conjugue aussi bien pour les platines vinyles que pour un iPhone ou d'autres lecteurs. Et comme le fondateur de la marque, Heinz Lichtenegger, est un mélomane son catalogue propose également des enceintes, des meubles, des feutres, des accessoires d'entretien et même des vinyles. Vous êtes avertis : project-audio.com. À quand cette merveilleuse invention dans les hôtels à la place des traditionnelles télévisions ?

Venez tester ces platines et bien d'autres produits sur le stand Pro-Ject, le temps du salon Son & Image, au Novotel Paris Tour Eiffel, les 8 et 9 octobre 2016.



MUSIC X SNEAKERS

BEST OF COLLAB

MOTOWN 2006-2016

Page 13 - 2006-2016 Sneakers best of par III, Yo

Sneakers

LA RUBRIQUE SNEAKERS FÊTE LES DIX ANS DU MAGAZINE STAR WAX EN VOUS PRÉSENTANT UN CONDENSÉ NON EXHAUSTIF DES COLLABORATIONS LES PLUS MARQUANTES ENTRE LES INDUSTRIES DE LA MUSIQUE ET DE LA BASKET. FORCE EST DE CONSTATER QUE LES PARTENARIATS AVEC LES ACTEURS DE LA SCÈNE ELECTRO-HOUSE-TECHNO SONT ENCORE RELATIVEMENT RARES PAR RAPPORT AUX MUSICIENS HIP-HOP. LA SÉLECTION EST BASÉE SUR LES PAIRES AYANT LAISSÉ UNE VÉRITABLE EMPREINTE. DIG IT !



2006 - Bape Roadstar X Pharrell Williams



2007 - Puma X Yo Mtv Raps Part.1



2008 - Nike World Air Force 1 X Puestlove



2009 - Nike Air Yeezy Zen Grey



2010 - Adidas Originals X Def Jam Campus 80 'Beastie Boys'



2011 - Adidas Originals Superstar 80's X Run Dmc



2012 - Adidas Pro Model II 'Detroit Player' X Big Sean



2013 - Adidas X Jeremy Scott Wings 2.0 'Black Flag' X A\$AP Rocky



2013 - Supra Chimera X Lil Wayne



2014 - Huf X Wu-Tang Brand 20th Anniversary Collaboration



2015 - Adidas Yeezy Boost 750



2015 - Supra Skytop IV X Steve Aoki



2014
Vans Syndicate
Old Skool Pro 'S'
X Golf Wang

2016
Reebok
Classic Leather
X Kendrick Lamar



STUDIO ONE (II) DU ROCKSTEADY À LA REVOLUTION RASTA



LES RÉCENTES COMPILATIONS ÉDITÉES PAR SOUL JAZZ RAPPELLENT L'IMPORTANCE DU LABEL STUDIO ONE. DE LA DEUXIÈME PARTIE DES ANNÉES 60 AU MITAN DE LA DÉCENNIE SUIVANTE, IL MARQUE DE SON SCEAU LES PRODUCTIONS SOPHISTIQUÉES DU ROCKSTEADY ET LES PSALMODIES AFROCENTRISTES, NON SANS SE CONFRONTER À LA CONCURRENCE. SOUVENT COMPARÉ À LA FIRME TAMLA MOTOWN, LE CATALOGUE COMPOSÉ PAR SIR COXSONE PRÉFIGURE LA DÉFERLANTE REGGAE.

En 1966, Studio One négocie un virage artistique essentiel même si éphémère, au travers du rocksteady. En écho au répertoire soul américain, ledit registre ralentit le tempo effréné propre au ska et donne au genre un caractère indolent et résolument dansant. Fidèle à sa fonction de tête chercheuse, le label accueille des interprètes comme Alton Ellis et son « Get Ready », Ken Boothe ou Dawn Penn. Les excellents Skatalites sont remplacés par les Soul Vendors. Le deuxième backing band de Brentford Road est dirigé par Jackie Mittoo. Derrière son orgue, l'arrangeur cristallise paroles sucrées et mélodies aériennes. C'est l'arrivée des bandes et autres rude boys dans les rues de Kingston. Naturellement le développement de l'économie musicale locale engendre une concurrence féroce. Grand rival de Coxsone, le patron de Studio One, Duke Reid et Treasure Isle vont profiter du phénomène et signer des contrats (quand il y en a) à tour de bras. L'entreprise porte ses fruits. Non content de contribuer au boom du rocksteady, le picaresque Duke Reid pique de nombreux poulains à l'écurie Studio One. La méthode est efficace : aujourd'hui encore Treasure Isle apparaît telle la référence du style. Fondateur d'Island, Chris Blackwell supervise, en parallèle, le lancement de Trojan avec pour mission première la distribution des artistes jamaïcains auprès de la population immigrée du Royaume-Uni. La tactique commerciale aura un impact évident sur le tissu multiculturel britannique.



Les toasters suscitent également l'intérêt. Dennis Alcapone et son impeccable « Forever Version » puis Dillinger rejoignent la firme. Dans les années 70, Coxsone contribue au développement du discomix. La formule est simple mais efficace : il s'agit d'assembler un titre et sa version dub. Et de les presser, généralement sous forme de 12 inch, afin d'alimenter les sound systems. Comme souvent avec le reggae, ce format est visionnaire. Par la suite, il sera largement utilisé sur les dancefloors.

Le déclin

Pourtant la deuxième décennie 70's sonne le déclin de Studio One. Des personnalités comme Bunny Lee, Niney The Observer ou Lee Perry multiplient l'offre. Island et Virgin, via sa subdivision Front Line, développent, au plan mondial, une logistique implacable. Le reggae entre dans les charts et perce, en France, avec Serge Gainsbourg. Garant d'un certain artisanat, Coxsone ne peut rien face à l'avènement de Bob Marley, Burning Spear ou The Gladiators, tous trois pourtant lancés par ses soins. Et le style dancehall digital n'est franchement pas sa tasse de thé. Dans les années 80, il s'installe à New York et ouvre un magasin de disques : Coxsone's Music City. Il disparaît en 2004, non sans laisser un héritage artistique impressionnant. Un patrimoine notamment sublimé par Massive Attack grâce à Horace Andy, l'une des références de Studio One. Ou maintenu formellement avec The Frightnrs, récente signature reggae de Daptone Records emmenée par la voix superbe du regretté Dan Klein.

Lors d'une précédente interview (sur notre site Internet), Snowball était revenu sur la création du label et sa motivation centrale : aider à renforcer la scène parisienne. « Diffuser les artistes, c'est la principale motivation en vrai mais il faudrait que l'on soit dix à le faire en même temps pour que les musiques défendues chez Exploration aient une vraie scène. L'idée est de se focaliser sur l'artistique parce que l'événementiel, c'est trop éphémère. Filer des milliers d'euros à un Dj étranger, une tête d'affiche, juste pour une soirée, ça n'avance à rien. Je n'ai pas envie de faire leur promo au final. Tu ne fais pas avancer ta scène de cette manière ». Explorer l'underground, faire émerger des artistes prometteurs est une chose. Il n'en reste pas moins qu'une juste répartition de l'économie des soirées et une meilleure visibilité des jeunes pousses constituent un combat permanent pour asseoir une scène dans le temps. Sur la question de la scène bass music parisienne, Sicaa a également son mot à dire. Pour lui, il faut que les différents acteurs se pensent comme un collectif : « Autour d'Exploration Music, tu retrouves les gars de Ressources, de Beat X Changers. Ils ont des super producteurs et Djs. Comme les places sont chères pour monter ta soirée, il te faut du bagou et de l'oselle. Ce serait plus simple si les crews s'unissaient les uns les autres, pour créer des passerelles entre les genres et les organisations. Il y a trop de clivages. Ce n'est même pas un problème musical, c'est juste de l'humain ».

Un an après cette rencontre, nous lui avons demandé comment avancer le projet, si ses louables intentions ne pâtissaient pas trop d'une industrie musicale moribonde et d'un quotidien compliqué pour beaucoup d'acteurs du terrain : « On continue notre bonhomme de chemin. Deux Eps sont sortis depuis le Lp inaugural et on a signé avec une distribution digitale pour se positionner sur les plateformes de streaming et de téléchargement. Mais la première difficulté reste l'argent car un label, ça coûte très cher ». Ah oui tiens, l'argent... On en fait encore avec un label ? S'il ne fait pas le bonheur, jusqu'à preuve du contraire, c'est le carburant des projets à venir, l'oxygène d'une structure qui veut se donner un horizon. Alors où se trouve la motivation quand les deniers viennent à manquer dans les caisses ? « Ce qui me donne envie d'avancer, c'est tout simplement les gens qui écoutent et aiment ce que l'on propose. On a de très bons retours sur chaque projet. À plus long terme, ce qui me motive c'est de raconter des histoires et on va bientôt aller encore plus loin avec notre illustrateur, Olivier Blanchin... ».



La trace des pionniers

Depuis la crise du disque de 2004 et l'explosion du Mp3, les success-stories de labels sont aussi rares que des Pokemon Magmar ou Scarabute dans nos smartphones. Le modèle historique a changé, les règles se sont adaptées au numérique et le modèle économique s'est fragilisé. Cela n'empêche pas les téméraires de tenter leur chance. Qu'importe la destination, c'est le chemin qui compte. En 2008, le Nantais Greg G avait lui aussi choisi de se lancer dans l'aventure avec l'un des tout premiers labels de dubstep français, 7even Recordings. Son fondateur a ainsi lancé dans l'arène des producteurs comme Likhan', F, Helixir ou Joaan, collaboré avec Ramadanman, Untold et sorti des releases des Japonais Ena ou Makoto. Mais en 2013, le label est entré dans une phase de sommeil. « La principale raison est que je n'ai plus le temps de m'en occuper comme il se doit, pour des motifs pros comme personnels. Je préfère ne rien sortir du tout que de faire les choses à moitié et ne pas respecter le travail des artistes. Quand l'occasion se présentera, 7even sera peut-être réactivé ». Ces cinq années ne se résument pas à un catalogue de releases et Greg G a tiré plusieurs enseignements, valables pour tous les crews qui se décident à monter leur label : « Les soirées sont importantes mais pas seulement. Le point central est de trouver une bonne distribution qui va te suivre sur ton projet et le promouvoir, donc t'apporter de la visibilité et des ventes. Trop de distributeurs demandent seulement de leur envoyer les stocks et ils te paieront ce qu'ils vendent, te renverront les invendus. Ils ne prennent aucun risque ainsi. Beaucoup de labels débutants tombent dans le piège et s'éteignent après un ou deux releases car au final, tu as besoin de vendre tes disques pour continuer à financer les suivants. Il faut prendre son temps, étudier les différentes possibilités car même si certains noms brillent, ça ne veut rien dire. Étouffer son réseau de promotion et privilégier le contact en personne pour défendre ton travail sera aussi plus efficace qu'une structure de relations presse à long terme ». Parole de sage.

“ L'idée est de se focaliser sur l'artistique parce que l'événementiel, c'est trop éphémère.”

Snowball

À leur manière, les membres d'Exploration Music réfléchissent eux à une mise en abîme de leur musique, via l'identité visuelle de leur label, très forte et reconnaissable entre mille. Là aussi, une piste s'ouvre sur la complémentarité entre le son et l'image. En plus des bonnes pratiques sur son cœur de métier, à l'heure de notre quotidien multimédia, le label doit se penser sous de multiples identités pour tenter d'interpeller et de séduire de nouveaux adeptes.



L'ARTWORK EST UN PILIER ESSENTIEL CHEZ EXPLORATION MUSIC, TANT POUR L'APPROCHE DE L'OBJET VINYLE QUE POUR LA DÉCLINAISON DE SON IDENTITÉ VISUELLE DANS SON ENSEMBLE.

PLUS QU'UN ÉCRIN À ACÉTATE OU UN POSTER SUR LA PORTE D'UN CLUB, IL CONFÈRE AU LABEL UNE DIMENSION ARTISTIQUE SUPPLÉMENTAIRE. UNE FAÇON DE TOUCHER DIFFÉREMMENT LE PUBLIC ET D'OUVRIR LE CHAMP DES POSSIBLES EN TERMES DE COMPLÉMENTARITÉ ET DE CO-CONSTRUCTION D'UNE HISTOIRE MÉLANT BEATS ET COUPS DE CRAYON. DANS CE SENS, LA DÉMARCHE D'OLIVIER BLANCHIN EST TRÈS INTÉRESSANTE.

Comment as-tu commencé l'illustration puis comment s'est faite ta rencontre avec le label ?

Je dessine depuis tout petit et même si j'ai un peu touché à d'autres médias artistiques (design, graphisme, animation), j'ai toujours été passionné par l'illustration et plus globalement par le dessin et la composition. C'est en rencontrant Jeremy au détour d'une soirée d'n'b que j'ai fini par intégrer le collectif Exploration. Il avait besoin d'une identité visuelle, moi d'un projet artistique sur le long terme, la connexion s'est donc faite assez naturellement.

Peux-tu nous parler de la pochette de l'Ep de Sicca ? Sur quelle base d'échange avec Sicca s'est-elle construite ?

Je place souvent dans mes principales sources d'inspiration des piliers de l'animation et du manga (Koji Morimoto, Kishiro, Katsuhiro Otomo...), mais aussi la bande dessinée et certains auteurs comme Moebius, Druillet, Mézières. Je suis aussi un grand amateur de littérature de science-fiction. Globalement, je dirais que j'essaie de parler à la fois de choses qui me touchent et avec lesquelles je me sens à l'aise. Sur la pochette de « Coral & Paper Plane » j'ai voulu insuffler une atmosphère urbaine, rappelant notamment le film Blade Runner. Peu de rapport a priori avec la musique présente sur le disque, mais j'estime que chercher à illustrer littéralement un disque tiendrait d'une démarche trop subjective et limitative, quand on connaît l'infinité d'interprétations que chacun peut se faire d'une musique.

Quel est ton rapport avec la musique électronique ?

La musique électronique est très présente dans ma vie. Alors que je n'étais qu'un simple danseur amateur de son, le fait de travailler avec le collectif Exploration m'a poussé à me mettre aussi au Djing, qui est rapidement devenu une passion presque aussi importante dans ma vie que le dessin. Aujourd'hui je mixe régulièrement sur Paris sous l'alias Sterne, que cela soit en digital ou sur vinyle. Si je devais trouver des liens entre mes activités en dessin et en musique, cela se situerait davantage au niveau de la méthode de travail, ou sur l'importance de l'aspect instinctif, plutôt que dans la recherche de liens formels entre ces deux disciplines.

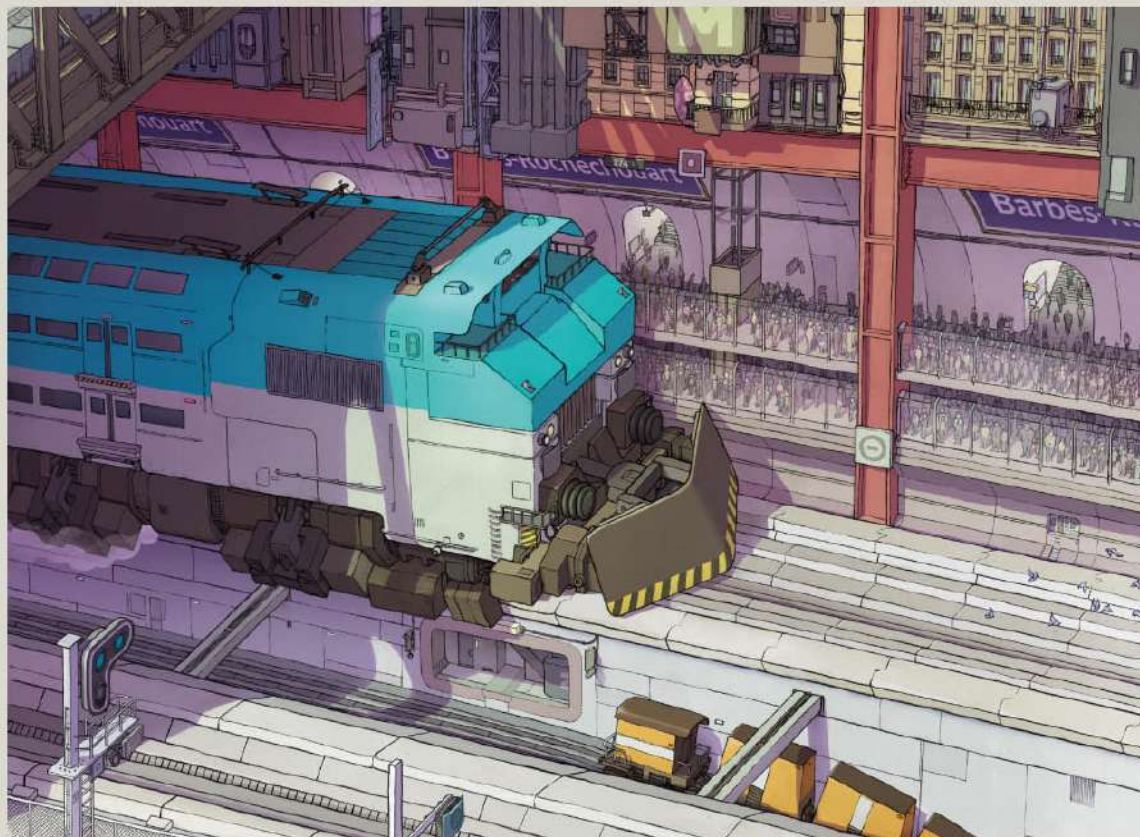
Comment s'effectue le rapport de force dans tes créations entre ton univers graphique et l'univers musical de l'artiste ?

Chacun agit strictement dans son domaine de connaissance, avec la plus grande liberté possible. Bien sûr je ne suis pas contre le fait de travailler avec des contraintes.

Cela peut être stimulant et formateur. Cependant j'avais envie de m'en détacher avec Exploration, d'avoir un endroit où m'exprimer librement, et je pense qu'au fond c'est cette liberté qui nous plaît à tous au sein du collectif.

Qu'apporte ta démarche artistique à un label ?

Tout est parti d'un constat : au tout début de notre existence, Exploration était un crew minuscule, et personne ne nous connaissait. C'était avant que l'on devienne un label, mais aussi avant les pages événements Facebook. Les flyers avaient encore une grande importance et une forte présence à l'entrée des clubs. Pour sortir du lot, on a alors décidé de tout miser là-dessus pour nos premières soirées, afin d'avoir une petite chance d'être vus. Je ne sais toujours pas si cela a payé en termes de vente de billets au guichet, mais les (très) nombreux retours qu'on reçoit régulièrement concernant notre partie visuelle nous encouragent à mettre le médium « dessin » toujours un peu plus en avant. À tel point qu'on devrait développer prochainement un projet où, pour la première fois, ce médium prendra le dessus sur la musique...



**OLIVIER
BLANCHIN**
AKA STERNE

“ Le Djing est rapidement devenu une passion presque aussi importante dans ma vie que le dessin. ”

KLAUS BLAS QUIZ



VU RÉCEMMENT À NANTES, DANS LE CADRE DU FESTIVAL URBAN VOICES, L'ACTE 2 DE « LA VILLE EST BELLE » RÉUNISSAIT PLUS DE MILLE CHORISTES, DES BEATBOXERS ET AUTRES MUSICIENS. LANCÉ PAR KARIM AMMOUR, CE PROJET INAUGURE ÉGALEMENT LE CONCEPT TECHNIQUE DE SPATIALISATION SONORE QUE L'ON DOIT À L'INFATIGABLE KLAUS BLASQUIZ. À PRÉSENT INGÉNIEUR DU SON ET RÉFÉRENCE POUR DE MULTIPLES DISCIPLES, CE CRÉATEUR MÈNE DE NOMBREUSES EXPÉRIENCES DIFFICILES À ÉNUMÉRER. VOYAGE THÉORIQUE AU CŒUR DE LA TÊTE DE L'ANCIEN CHANTEUR DU PLUS EMBLÉMATIQUE ET AVANT-GARDISTE DES GROUPES FRANÇAIS : MAGMA.

Pourquoi as-tu intégré l'association Cité Monde ?

C'est antiraciste en fait ?

On se connaît avec Karim Ammour depuis de nombreuses années. On avait déjà joué ensemble, il m'avait invité au sein d'un groupe de samba il y a plus de dix ans et nous sommes restés en contact. Quand il développait ce projet de Urban Voices, il a pensé à nous inviter avec Jean-Christophe Jaquin pour jouer les Brésiliens en quelque sorte, même si nous sommes Français. Connaissant l'amour de Karim pour les musiques brésiliennes, nous avions toujours ces atomes crochus, ce terrain d'entente. Urban Voices à Nantes ça n'est pas de la musique brésilienne donc j'ai été amené à travailler avec lui, tout en utilisant les instruments de percussions traditionnelles, à jouer autre chose et à jouer quelqu'un d'autre que le percussionniste brésilien. Je suis rentré dans l'univers en essayant de créer des parties de percussions et de chant.

Ce projet semble vouloir créer une osmose culturelle et sociale. Tu crois que la culture est une arme pour mettre fin à la lutte des classes ?

Oh, si ça pouvait être une arme, on peut l'espérer, on pourrait le souhaiter. Woody Guthrie avait marqué sur sa guitare qu'elle était une arme et il faisait du protest song ce qui n'est évidemment pas notre cas pour Urban Voices. Je crois que ça se lie, ce côté social et protestataire ou libertaire par le fait que l'on associe des amateurs, les choristes des quartiers de Nantes qui ne sont pas des chanteurs professionnels par exemple avec des gens qui viennent du monde entier (des Indiens, des Cubains, des Brésiliens...), des professionnels, des néo-professionnels... Le lien socioculturel, bien que ce mot n'est pas joli et pas tout à fait adéquat, il se retrouve ici. Donc une arme, on aimerait bien, si ça peut agir, faire la guerre dans notre petite bulle : Nantes, la France et éventuellement l'Europe. Cela peut être une arme car on a des générations, des origines, des couleurs mélangées et ce n'est pas anodin de dire que l'on a un beatboxer black et que l'on a par ailleurs des blondes aux lèvres rouges qui chantent et on est tous ensemble sur le même projet et sur la même aventure. C'est une création totale, ce ne sont pas des reprises. Et la difficulté était aussi là. Mais par l'attitude et le projet même, non pas de mélanger mais de fusionner, de faire vivre ensemble tous ces gens d'origines et de cultures différentes, on gagne. Cela pourrait paraître difficile ces mélanges, comment mettre ensemble des gens qui ne mangent pas les mêmes choses, qui ne parlent pas la même langue ? On a tout de même des terrains communs de toute façon et il faut les trouver. Il ne faut pas rester chacun dans notre coin. Au sein de ce projet, on se rend tout simplement compte qu'on a deux bras, deux jambes et un cœur qui bat.

Ça serait trop beau mais en effet nous n'avons pas trop de classes différentes, mis à part entre les choristes et les beatboxers où il y a un large monde. Mais nous jouons tous avec un tel bon esprit que c'est aussi la preuve qu'il n'y a pas de différences de classes. Par contre au niveau du public et de l'impact que cela peut avoir, là certaines choses peuvent être rectifiées. Et puis, la musique c'est notre terrain commun de l'humanité quels que soient le langage et la sémantique utilisés.

La dimension sociale d'Urban Voices est assez forte. Mènes-tu d'autres actions sociales à Paris par exemple ?

Bien sûr, je suis coach vocal avec des groupes et des rappeurs qui viennent prendre un cours de chant. Cette démarche est très bonne car je leur dis qu'ils sont des chanteurs, même si ils sont aussi des percussionnistes, des showmen et des représentants du genre, des quartiers. Socialement je ne suis pas un jeune des banlieues mais peut-être que je l'ai été. Quand je fais du coaching c'est pour qu'ils se sentent mieux, que ça soit plus efficace et plus beau et là on parle la même langue, on va dans le même sens et à ce niveau là, socialement parlant, c'est intéressant. J'ai à apprendre comme eux ont à apprendre culturellement et musicalement. J'ai des groupes auxquels je participe qui sont samba et funk. Dans notre groupe de funk nous sommes seize et nous venons tous d'horizons différents et socialement on peut difficilement faire mieux. On a tous les cas de figure puisque le groupe se compose de femmes avec les choristes alors que la femme, et c'est valable dans le monde entier, est toujours reléguée aux chœurs ou à la danse ou même à la cuisine et aux enfants. En Europe ou en Amérique du Nord, il y a beaucoup de musiciennes comme des batteuses ou des bassistes alors qu'avant c'était uniquement des choristes qui étaient belles avec une jolie voix. Avec Urban Voices, c'est un petit peu le même cas puisqu'on a des choristes amateurs femmes et c'est une chose assez rare. On trouve des femmes dans les chorales parce que les choses associatives ne concernent pas les garçons parce qu'il faut travailler, que ce n'est pas payé, qu'ils ne veulent pas répéter ni qu'on ne leur donne de cours, ils sont trop fiers. Les filles sont beaucoup plus sérieuses et elles sont prêtes à apprendre, elles sont plus aventureuses et disponibles.

L'acte 2 de « La Vie Est Belle » de Karim Ammour porte sur l'homme et la nature. Tu es écolo ?

Ce spectacle est « écolo » mais je dirais plutôt philosophique ou revendicatif que politique, même si quand on fait de la musique on fait de la politique. La politique c'est la vie dans la cité donc Urban Voices est forcément politique, en dehors du fait qu'il y ait des aides des politiques ou pas. Ce spectacle est « écolo » puisqu'on y parle de la destruction de la nature même si on pourrait se dire qu'on s'en fout puisqu'on ne va pas la détruire. La nature va revivre, c'est l'homme qui va être détruit en modifiant le climat, en tuant les abeilles. Mais quand l'homme va disparaître, la nature va renaître de toute façon et si ce n'est pas sur cette planète, ça sera sur une autre, dans l'espace, dans le vide ou dans le temps. Il y a sur ce projet les quatre éléments sollicités qui sont la terre, le feu, l'air et l'eau grâce aux instruments. J'utilise un water drum, un tambour tellurique, j'ai des éléments liés au vent, les chimes, des cloches qui sont des éléments très aériens et « aérestres » et le feu avec les cymbales. Et cela peut mentionner de façon abstraite, plus que revendiquer textuellement l'écologie. La musique est totalement abstraite et paradoxalement concrète puisqu'on la joue, on l'écoute, on la danse pour la vivre et c'est, selon moi, une fonction physiologique fondamentale. Pour moi la musique est aussi importante que de respirer ou de boire.

Ce projet comporte des beatboxers et des Djs. Chez Star Wax nous pensons que le Dj, en tant que musicien, avec la platine vinyle et les machines, a encore beaucoup à réaliser. Que penses-tu des Djs-musiciens ? Et de cet espace de création encore peu exploité et connu du grand public ?

Je ne suis pas un scratcheur mais j'ai vécu leur arrivée et pour moi ce sont des musiciens, les gens qui jouent rythmiquement ou qui font intervenir des séquences en jouant sur vinyles. J'ai vécu le début aux États-Unis, j'ai vu arriver les premiers avec les sound systems de Jamaïque, avec de la musique groove. Et puis j'ai entendu des gens qui commençaient à faire de l'animation un peu blaireau, sans groove, avec des trucs tout fait, tout cuit, des enchaînements de tempos foireux. Ce processus-là et les rappeurs en France, ça m'a refroidi sérieusement et je me suis demandé comment est-ce qu'on pouvait faire avec des grooves qui sont construits « beat after beat » où l'on est sur le temps avec des textes en français le plus souvent pourris. C'est exactement la même chose pour le rock, on ne peut pas chanter sur le temps, comme des Français en somme. Ça me fait penser aux fautes des Français qui veulent sonner plus américain que les Américains en employant des termes comme Reebok, qu'ils prononcent « Reebouk », « Nike » qu'ils devraient prononcer « Niki », ou encore Joe Cocker qu'ils adorent dire Joe « Coucker ». Et ça c'est complètement français. Je ne suis pas un vrai connaisseur ni un amateur du genre et idem pour la techno et les musiques électroniques. J'ai vu arriver les premiers, notamment dans les années 1970, mais je n'ai jamais pratiqué ça. Ce n'est pas que je déteste mais ça ne me touche pas, ce n'est pas ma langue.

Quand je passe des disques, c'est la musique qui m'intéresse, ce n'est pas de mixer même si par ailleurs je suis ingénieur du son mais là c'est du vrai mix au sens où je ne mélange pas. Beaucoup seraient capables de faire du vrai mixage mais ils ne le font pas, ils préfèrent le faire pour danser ou pour le flux. Mais ce thème me gratte, j'ai du mal à comprendre certaines choses. J'entends souvent dire que certains Djs sont musiciens et en fait j'entends quelque chose de dub. Et pour arranger ils ne font qu'arrêter un beat. Ça reprend n'importe où, il n'y a pas de sens alors que beaucoup seraient capables de le faire. La musique c'est quand même une intention, une proposition et lorsqu'il n'y en a pas, le mec n'est pas musicien, c'est du hasard, ce sont les machines qui font du bruit. Mais bon on ne peut pas tout aimer ou tout comprendre.

T'intéresses-tu au système son dans les clubs ? Et penses-tu que les systèmes son dans les clubs en France soient assez qualitatifs ?

Alors qu'est-ce que c'est un système de qualité ? Je réponds que je ne m'y intéresse pas. Pas plus que la sono de concert parce qu'il manque à ces systèmes des qualités que je trouve indispensables. Je ne peux pas écouter de la musique, même si la techno est faite par les hauts-parleurs. Ce que j'entends c'est mou, c'est tout plat, sans profondeur de champ ! Pour moi c'est plus important les effets liés à la dynamique dans la musique que la bande passante. Je m'en fous de passer au dessus de 16 kHz ou de descendre. Alors pour ce type de musique, évidemment il faut aussi du subwoofer. On met énormément d'énergie en dessous de 100 hertz, ce qui est complètement artificiel. C'est inhérent au genre. Même en hip-hop tu as intérêt à mettre très très fort pour avoir une sensation parce qu'il n'y a plus de notes, ou très peu, ou souvent elles sont à côté. Donc on ne va pas s'amuser à se régaler à écouter la ligne de basse, s'il n'y a pas de notes. On en rit, mais ce n'est pas grave. Je suis prêt à accepter ça. C'est dans le genre, on s'en fout, on est équipé d'un super autoradio. Et boum, on est envahi par les graves. Quand c'est une musique synthétique, par exemple la techno mais aussi le reggae, si tu n'as pas une emphase dans le grave, si tu n'as pas un tsunami de graves, mais surtout de graves non naturels, il faut que ça soit synthétique, surnaturel. C'est ça l'intérêt. D'un seul coup, on sort les pieds de la poussière et d'un seul coup on est dans une discothèque, dans un autre monde, un sound system avec des boums mais le son est pourri. Mais qu'est-ce que c'est un son pourri ? C'est pourri pour moi parce que je n'y trouve pas des choses qui me sont essentiels : réponse au transitoire, la rapidité, la bande passante certes même si je m'en fous un petit peu, et surtout de la cohérence. Si j'écoute des musiques, je dirais moins synthétiques et plus naturelles, entre guillemets, sur des enceintes de discothèque je ne m'y retrouve pas. Ce n'est pas reproduit. Donc pour moi c'est mauvais. Elles ne sont pas faites pour ça ces enceintes. Ces systèmes sont faits pour avoir de gros niveaux sonores, de grosses basses, de l'emphase, pour avoir de la pression acoustique. Dans ce cas-là, je ne peux pas dire qu'elles sont mauvaises puisque c'est intentionnel.

Aujourd'hui, les systèmes son ne sont-ils pas pensés pour des machines digitales, au dépend des platines vinyles ?

Je n'irais pas jusqu'à faire la différence entre le son numérique et le son analogique. Je trouve qu'il y a des qualités au vinyle, il y a des qualités organiques. Le son analogique, quand il est de bonne qualité, a des qualités naturelles que le son numérique peut aussi avoir. Quand le son numérique est mauvais, il n'a pas les mêmes défauts que le son analogique mauvais. Donc on peut vraiment distinguer. Effectivement un son analogique mauvais va rester assez organique. On va entendre comme si on avait une table qui vibre ou un parquet qui grince, donc ça reste naturel. Alors que les artefacts d'un mauvais son numérique, ça va être très artificiel, très synthétique et ça va être très fatigant, très désagréable. Je ne suis pas contre le numérique du tout. Nous l'avons entendu tout à l'heure avec un Cd du commerce, 16bit, 44.1. On pourrait avoir une meilleure définition. Mais c'est comme pour la musique, c'est l'enregistrement qui prime et le système de diffusion. Quand on a un bon haut-parleur, si le son au départ n'est pas très très bon, ça sera quand même très audible. Alors qu'à l'inverse c'est difficile.

Vas-tu en festival en tant que spectateur ?

En festival, non ! J'y suis été (sourire), plein de fois pour voir des artistes à la fin des années 60 et au début des années 70. Mais parfois aussi pour l'ambiance, pour l'événement parce que parfois je ne connaissais pas les artistes, le son était pourri, on voyait rien, il pleuvait, il faisait froid ou chaud. C'était un peu « Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. C'est super on se retrouve là. On est en dehors de la vraie vie. On est dans le rêve, la musique, l'amour, le partage ». C'était un peu hippy dans l'esprit, j'y allais surtout pour ça. Puis je découvrais des artistes, ou des fois j'écouvais un artiste que je ne trouvais pas très bon en disque mais bon sur scène. Ou l'inverse, j'étais souvent déçu. Aujourd'hui, non. Je ne sais pas si les Vieilles Charrues existent encore mais y aller pour me taper 80% de trucs que je n'aime pas... Entouré de gens qui ne pensent qu'à la bière et qui passent leur temps à filmer avec leurs téléphones... Ce n'est pas très intéressant. En plus tu es mal, tu ne vois et tu n'entends pas, la sono est pourrie. Quand c'est de la techno ou du reggae : boum ! Mais si tu as un quatuor qui joue avec une pauvre chanteuse épaulée par une guitare acoustique tu as aussi du boum ! Ça non, j'ai envie d'étrangler les mecs. Donc je ne vais pas aux concerts. Ça m'arrive des fois lorsque je suis invité. Par exemple, j'avais une copine batteuse qui jouait avec Lenny Kravitz, Cindy Blackman une magnifique gonzeuse. Je suis invité, j'y vais ! A priori Lenny Kravitz je ne me lève pas la nuit pour l'écouter. J'étais en VIP mais je ne vois rien, l'ambiance et le son étaient pourris, je suis parti au deuxième morceau. Alors qu'il m'est arrivé, par contre, d'aller voir James Taylor dont je suis assez fan. Le son c'était une merveille, je voyais bien. J'ai vu Pharos Sanders, saxophoniste qui était à son apogée je dirais à la deuxième moitié des années 60 ; il était dans le mouvement Coltrane et tout ça. Et là, au New Morning, c'était magnifique.

Le son était parfait. Je ne voyais pas très bien, on était les uns sur les autres mais j'étais très ému. J'ai oublié tout, le son, l'éclairage qui était moyen. Là oui. Par contre, les Rolling Stones, je ne suis pas spécialement un fan. J'écoute jamais, sauf peut-être les vieux disques parce que j'enseigne beaucoup en musicologie, donc je fais écouter. Pour dire que c'était à l'époque des petits anglais boutonneux qui font du blues de Chicago, la musique des blacks américains. Et voilà, je le prouve avec les premiers disques. Parce que, on m'invite en VIP, c'était il y a quelques années, au champ de course d'Autueil. Je vais voir les Rolling Stones, je suis content, avec ma compagne. Alors d'abord la première partie, Bon Jovi. C'était une purge, une horreur, une catastrophe de mon point de vue. Je tiens le choc, je dis « On va attendre les Rolling Stones », le meilleur groupe du monde tout de même, ce sont des légendes. On est parti au bout du troisième morceau... Je préfère regarder une vidéo et écouter sur un bon système chez moi. Les Francfolies, alors là, c'est plutôt le programme qui me fait chier... Voilà pourquoi j'ai du mal à y aller. À part quand je vais y jouer.

C'est à cause de ces déceptions que tu as travaillé sur le projet de spatialisation ?

Je fais beaucoup de prises de son en ambisonique. Quand tu fais un enregistrement en ambisonique, la basse par exemple c'est enregistré : soit tu as un micro mono devant le haut-parleur de l'ampli basse, soit tu as la basse qui va directement dans la console, l'enregistreur. Donc c'est mono. Je commence à être un peu gavé par la mono, la mono dirigée, toute plate, sans profondeur de champ. Donc je fais de la prise de son ambisonique. C'est à dire que je capte avec mon système de micros les informations avant-arrière, gauche-droite puis haut et bas. Je capte des champs sonores en 3D. Et non pas une source sonore en mono, plus une source sonore en mono que l'on mixe à plat. Donc je fais de la restitution en 3D. Donc c'est on ne peut plus spatial, plus naturel. Tiens, nous en parlions juste avant, les systèmes de sono ont des défauts énormes, j'ai oublié de parler de ça...

Ce n'est pas ce système qui est utilisé dans le grand amphithéâtre de Radio France ?

Alors ça c'est le Wave Field Synthesis, WFS. C'est encore autre chose. C'est de la synthèse de relief. Ça marche très bien aussi. Mais ça demande une installation énorme, avec beaucoup d'enceintes. Et c'est encore à plat. Alors qu'avec le système LISA de spatialisation il faut au moins cinq systèmes mais il ne faut pas 70 enceintes. J'étudie ça parce qu'à Radio France, le système est très sophistiqué. Mais aujourd'hui est développé un système avec moins d'enceintes, beaucoup plus léger à tous points de vue.

Beaucoup de musiciens privilégient la réception émotionnelle et sensorielle à la réception physique et primaire de la musique. Pourquoi t'es-tu intéressé à la seconde approche de la musique ?

Je me suis intéressé au côté technique parce que c'est nouveau et que ça n'a jamais été fait, c'est unique. Il y a des choix techniques à faire, ce qu'on met, à quelle distance dans l'espace et est-ce qu'on simule ce que l'on voit dans la salle ? On remarque bien visuellement que les musiciens et acteurs de la scène ne sont pas à la même distance et la question est de savoir ce que l'on choisit de faire. Est-ce que l'on met tout le monde au même niveau, à la même place traditionnelle avec un son qui sort de par et d'autre d'enceintes avec un micro qui prend le son à proximité ? Cela pose un problème sur le plan émotionnel même si on y est habitué mais cela demande au cerveau de s'adapter et de lier le son et sa provenance. Avec la spatialisation, on supprime l'ensemble de ces barrières techniques puisqu'on ne va pas entendre les choses qui vont venir des hauts-parleurs, on aura la sensation que ça vient vraiment de la source. Si tout est tassé dans le même endroit, le cerveau a du mal à distinguer les provenances sonores et cela nous permet peut-être de rentrer plus facilement dans la musique et d'avoir des émotions puisqu'on distingue mieux les mélodies du texte ou les échanges entre les instrumentistes puisque la captation sera meilleure.

Tu as aussi écrit pour Rock & Folk une rubrique sur du matériel électronique. Pourquoi cette passion pour l'écriture et le matériel électronique ?

Oui, j'ai eu plusieurs rubriques, une qui s'appelait « Mécanique Pop » et l'autre « Close to You » où je parlais gadgets, matériel, électronique, instruments de musique, sonorisation... J'aime la transmission et la pédagogie, raconter des choses. Quand j'ai commencé sérieusement à chanter au milieu des années 1960, il n'y avait pas le matériel, pas de sono, pas de retours et des micros qui ne marchaient pas bien. Et je me suis demandé comment j'arrivais à jouer sans m'entendre donc j'ai fait en sorte d'avoir un bon son et éventuellement des effets pour avoir la main sur la qualité de reproduction et de diffusion. Je me suis intéressé au fur et à mesure à ce qui est mieux, ce qui marche mieux donc je ne jetais rien, j'ai des milliers de micros et ma passion est venue comme ça. Je suis devenu un collectionneur un peu maladif en fait, mais j'aime tellement ça et surtout le transmettre et le partager. A défaut de ne pouvoir partager la passion autant passer uniquement de la connaissance et des informations. Je découvre des choses tous les jours, c'est sans fin, je ne saurai jamais tout et c'est tant mieux.

Tu collectionnes des machines. T'en sers-tu encore et lesquelles sont indispensables pour toi aujourd'hui ?

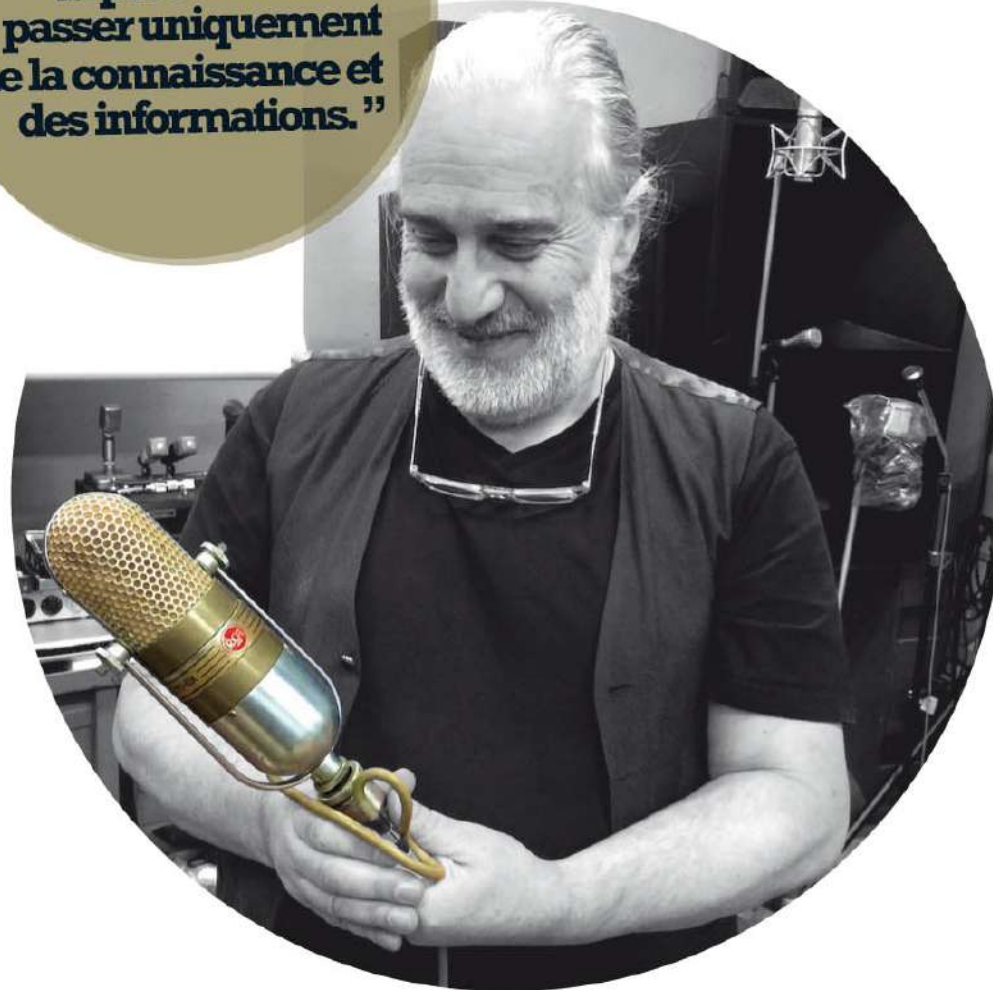
Maintenant toutes les machines sont indispensables. Je fais du transfert, je fais souvent des comparaisons donc je lis beaucoup divers supports. Donc j'ai besoin d'avoir de bonnes machines, avec toutes les vitesses possibles. Sur ces machines, des platines vinyles Clément, des platines « broadcast » qui étaient à l'ORTF il y a encore quelques décennies, je peux tout lire, la mono, la stéréo, en 78 tours, en 33 tours. Un 78 tours en bon état, avec de la bonne musique bien gravée, la dynamique est supérieure à la plupart des vinyles. Alors que la bande passante n'est pas très bien... C'est mono mais c'est impressionnant, surtout lorsque tu écoutes un artiste en train de chanter qui est mort il y a 100 ans, avec la sensation de présence. Quand tu as de la vraie dynamique, tu as de la profondeur. Si tu as de bonnes enceintes. On peut dire la même chose avec les 45 tours en mono, il y a énormément de dynamique, c'était fait pour ça.

Penses-tu que le delay et la réverb sont indispensables pour composer de la musique ?

Non ce n'est pas indispensable. Mais je pense que c'est un instrument de musique. Un effet peut être aussi important dans une composition musicale ou dans un programme sonore que les notes émises par un instrument ou les voix. Nous sommes en train de préparer une exposition sur le reggae qui aura lieu en 2017 à la Cité de la Musique à Paris et je suis chargé de reproduire le studio Black Ark de Lee Scratch Perry. Qu'il a brûlé lui-même, parce qu'il n'est pas très clair, un peu fou ! Si Lee Scratch Perry n'avait pas eu d'emphase dans ses graves, s'il n'avait pas placé une chambre d'écho avec la réverb, le reggae ne sonnerait pas. Sa chambre d'écho dans sa production est un instrument de musique indispensable. Le dub n'est pas né avec l'orchestre, il n'est pas né sur la composition. C'est vraiment en studio, avec la console et les magnétophones que ça s'est fait.

“ Pour moi la musique est aussi importante que de respirer ou de boire. ”

“ A défaut de ne pouvoir partager la passion autant passer uniquement de la connaissance et des informations. ”



Achètes-tu encore du vinyle ?

Non.

As-tu une grosse collection et de quoi est-elle composée ?

Oui j'ai une énorme collection. Mais j'en suis au point de chercher souvent sur Internet des choses afin de ne pas avoir à sortir mes vinyles. Je ne devrais pas le dire mais parfois je récupère des MPEG-4, pour faire écouter lorsque j'enseigne.

As-tu contribué aux récentes rééditions du groupe et notamment aux gravures des vinyles ?

Non. Non et je n'ai pas reçu une copie parce que je ne suis qu'une merde, je suis un artiste. Aahhh c'est moi qui chantais et qui ai produit ? Quand même, à défaut de me payer des royalties, il pourrait m'envoyer une copie.

Quels souvenirs gardes-tu de ton expérience avec Magma ?

C'est fabuleux, c'est onze ans de ma vie. Dès 19 ans. De 19 à 31 ans c'est tout de même important. Avec tous les concerts, les musiciens rencontrés, tous les enregistrements qu'on a faits... Et la musique, principalement de Christian Vander. C'est fantastique ! Encore une fois c'est une grande partie de ma vie, de ma vie musicale. Aujourd'hui j'ai un projet qui s'appelle Maison Klaus. On joue beaucoup, on prépare un disque. Mais rien n'est encore mixé. Dans le groupe il y a un ancien de Magma : Benoît Widemann, aux claviers vintage. Il y a encore un côté zeuhl mais ce n'est pas du Magma.

Tu chantais en Kobocien, un langage créé de toutes pièces. Cette démarche s'inscrivait-elle dans une optique universelle, utopiste ?

Oh la vache ! Oui, (rires) là je peux répondre oui. Peut-être que je ne formulerais pas la chose ainsi : une utopie universelle... mais c'est rigolo ça ! C'est un peu Dada. Mais ce n'est pas faux. De toute façon le projet, c'était une utopie. Le projet de Magma, l'histoire, la musique que l'on jouait, les compositions, la manière de jouer : c'était un peu décalé. Franchement dans la marge, même si on peut dire que c'était des musiciens de jazz, du rock progressif. On appelait ça de la zeuhl. C'est Christian Vander qui a eu cette idée de ne pas chanter en anglais, même si on l'a fait rarement. C'eût été trop connoté musique anglo-saxonne, alors qu'on est ni anglais, ni américain. Mais là ce n'est pas du rock, du blues même si il y a forcément un petit côté rock et blues dans les instrumentations. La batterie ce n'est pas un instrument que nous avons inventé, ce n'est pas un instrument extraterrestre. Mais la musique l'était un petit peu, la langue aussi. C'est bon ? (rires)

Toi qui as débuté professionnellement en enseignant la BD, dessines-tu encore ?

J'ai suivi durant six ans les cours de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Appliqués. Je n'ai pas fait que du dessin, j'ai fait aussi de la sculpture, du modelage, des petites cuillères, voilà pour les arts appliqués. Après j'étais aux beaux-arts, j'étais déjà élève assistant à la fin des années 60. Et j'ai commencé à faire de la bande dessinée qui commençait à être autre chose que de la bande dessinée pour enfants. Les américains ont commencé à faire des trucs psychédéliques, de la bande dessinée pour adultes. Et je m'y suis mis assez vite, notamment avec un magazine qui s'appelait Actuel, très hippy, très soixante-huitard. Ce n'était pas vraiment de la bande dessinée, c'était de la bande dessinée de martien, sans histoire. Les beaux-arts m'ont permis de côtoyer des gens qui n'ont fait que ça : notamment Jean Giraud alias Moebius... J'étais dans ce milieu et je me suis retrouvé assistant à la fac provisoire, éphémère de Vincennes. Et donc j'ai enseigné la figuration narrative, c'est à dire la bande dessinée, avec Jean-Claude Mézières, l'auteur de Valérien et Laureline. Mais très peu, sur deux ans, puisque tout de suite j'ai été pris par l'aventure Magma et je ne pouvais pas tout faire.

Mais dessines-tu encore ? Tu as également réalisé des pochettes de disques ?

Si, j'ai fait plein de pochettes. De la bande dessinée. La graphi ça me démange depuis toujours donc je continue à réaliser des logos, des lettrages, des pochettes, des illustrations. Mais je fais surtout de la photo.

Qu'est-ce qui t'anime pour tes projets futurs ?

Oh là là : tant que je suis vivant je suis animé. Je ne sais pas si tu as pu le constater mais je ne vis que de passion. Je ne peux pas imaginer de passer des vacances pendant un mois à Palavas. Une heure sur place et je suis déjà mort. Qu'est-ce que je vais pouvoir faire à Palavas ? Bon, je veux bien aller me backer dans la poubelle de la Méditerranée. Passer par l'autoroute pour rentrer de la plage. Mais je préférerais aller, je ne sais pas... Bon, j'ai vécu un peu à Los Angeles pour ma passion, la musique, l'aviation, le studio, le cinéma. Ça fait bien Los Angeles, c'est vrai que c'était là qu'il y avait les studios Fender et la fabrication des instruments de musique. Quand je vais en 1983, avec ma compagne, au Brésil en hiver pour avoir un peu de soleil. respirer un peu, me reposer... au bout d'une heure la plage me fais chier. Puis là j'entends (il fait un bruit rythmique avec ses mains NdR) et voilà c'est fini, je suis parti et je vais retrouver les sambistes, les musiciens et après je me retrouve à défiler dans les écoles de samba, au carnaval avec eux. Et j'y suis retourné depuis, avec ou sans ma compagne, tous les ans... Encore une fois, qu'est-ce qui m'anime ? La passion. Tant que j'ai un peu de mémoire, même si des fois j'ai des trous, tant que je peux me lever, manger, boire, pisser et chier un peu près convenablement... C'est la passion qui prime : la technique, la musique, l'histoire, le son. Souvent ça se croise.



“ Je ne sais pas si tu as pu le constater mais je ne vis que de passion. ”



Le Philips « Radio Recorder » de 1969 est considéré comme le premier boombox au monde.



BOOMBOX HISTORY



LE BOOMBOX EST SOUVENT ASSIMILÉ À LA CULTURE STREET. LE HIP-HOP L'A FAMILIARISÉ SOUS LE NOM DE GHETTO-BLASTER. CEPENDANT LE ROCK ET LA SOUL-FUNK CRACHAIENT DÉJÀ DES ENCEINTES DES PREMIERS TRANSISTORS RADIO-CASSETTES, AU MITAN DES ANNÉES 70, BIEN AVANT LE RAP. REWIND SUR L'ORIGINE DU BOOMBOX, SYMBOLE D'UNE JEUNESSE EN REBELLION.

Du radio transistor au boombox

C'est la mise en forme des ondes électromagnétiques par James Clerk Maxwell, puis du télégraphe qui permirent de créer les premiers matériels pour communiquer sans fil. Bien d'autres chercheurs, dont Heinrich Rudolf Hertz pour ne citer que lui, ont également contribué à la naissance de la radio. C'est une fois de plus une société américaine qui a commercialisé et exploité l'invention du transistor. Avant même que le japonais Totsuko rachète les droits de fabrication du process, au début des années 50, à la Western Electric Bell. C'est le laboratoire du même nom dirigé par William Shockley qui publia, en 1948, le premier ouvrage traitant de l'effet transistor. Historiquement le premier poste de radio à transistors portable commercialisé se nomme le Regency TR-1 (n'est-ce pas ce dernier qui a inspiré le iPod ? Cf. photo ci-dessous, à droite). Il a été présenté aux Usa en décembre 1954. Il succède aux postes à lampes lourds, volumineux et gourmands en énergie.

En France, le premier transistor Po-Go est le Solistor qui a été conçu par la compagnie Radio France en 1956. Au départ seule la station AM était disponible. Quelques années plus tard, le poste FM apparaissait. En parallèle les premiers enregistrements en stéréo ont été testés et la radio devint stéréophonique. Seize émetteurs FM, sous monopole d'État, sont recensés en 1961 en France. Et 196 sont pointés dix ans plus tard.

Alors que les années 60 sont marquées par la culture pop, la volonté de miniaturiser la bande magnétique aboutissant à la cassette à ruban audio est aussi primordiale dans l'histoire. En effet, ça marque le début des transistors à cassette ainsi que la démocratisation de l'enregistrement. Si la sauvegarde du son date du XIX^{ème} siècle, la bande magnétique et l'ancêtre du magnétophone, inventés par Fritz Pfleumer, datent de 1928. Dans les années 50 l'usage fut d'abord exclusivement professionnel, le studio de la RTF enregistrant ses émissions avec ce matériel. Enfin la cassette audio, couramment abrégée en français K7, et le premier magnétophone à cassette ont été inventés au début des années 1960 par Philips, une société néerlandaise.

La K7 connaît un véritable succès : elle supplante les cartouches (médium à bande magnétique sorti quelques années auparavant aux Usa), et devient la norme d'enregistrement audio domestique.

Quinze ans après la commercialisation des premiers vinyles, l'industrie de la musique a un nouveau support : la K7. L'électronique se développe et les individus se connectent quotidiennement à la FM. Les lieux d'écoute de la radio s'étendent à l'extérieur du domicile, le transistor accompagne l'auditeur dans son automobile comme dans ses loisirs. On constate un changement du mode d'écoute. À partir des années 70, l'industrie de l'enceinte acoustique prit alors le chemin de la miniaturisation. Le haut-parleur électrodynamique, une technologie de haut-parleurs encore utilisée aujourd'hui dans plus de 95% des applications, permet de restituer une qualité sonore quasi-irréprochable. Des valises hybrides avec des enceintes, des platines vinyles, des lecteurs K7 et radios players incorporés apparaissent. Et surtout des transistors radio-cassette portables esquissent l'ère du boombox, celle du woofer (de l'anglais aboyer), synonyme de boomer.



Génération boombox

Même si le Philips « Radio Recorder » de 1969 est considéré comme le premier boombox au monde, la production de masse débute à partir du milieu des années 70. Il est difficile de déterminer quand le nom boombox est apparu et qui l'a inventé. Aux Usa le terme a commencé à être utilisé dans la publicité à partir de 1983. Ce qui est certain, c'est que la génération boombox a notamment été symbolisée par le personnage Radio Raheem, dans le film « Do The Right Thing » de Spike Lee. Il était capable de mourir pour son boombox et sa musique. D'ailleurs le titre « Fight the Power » de Public Enemy était diffusé depuis son boombox... C'est au début des années 80 qu'apparu à Nyc le surnom de « ghetto-blaster » pour désigner un imposant poste radio-cassette portable avec deux hauts-parleurs attachés. Il faut rappeler que les disques de rap étaient encore rares. Et les boomboxes n'étaient pas uniquement rattachés au hip-hop puisque leurs propriétaires n'étaient pas systématiquement des b-boys (terme également émergent à cette époque). Quid de la culture hip-hop encore inexistante au Japon ? Il est donc évident que les punks préfigurent ladite culture. Les images du vidéaste anglais Don Letts (également Dj et musicien) accompagnant The Clash lors de leurs concerts à Nyc en 1981 et le titre « This is Radio Clash » témoignent du fait. (Vidéo disponible sur la version web de l'article à starwaxmag.com/bbox-story).

Le phénomène prendra également de l'ampleur en Europe... marquant comme une démocratisation du son. Le boombox, avec sa puissance sonore aux watts se multipliant et ses woofers allant jusqu'à 25 cm de diamètre, est un réel symbole d'affirmation et de rébellion pour la jeunesse. Il est synonyme de réunion, d'échanges d'idées, de soirées musicales et donc de danse. Le martèlement des basses se propage dans la rue.

La phrase : « When my boombox turned on, my world opened and « their » world closed. » de Billy Graziadei du groupe de hardcore métal Biohazard

ou le titre du hit « I Can't Live Without my Radio » de LL Cool J extrait de l'album « Radio », sorti en 1985, avec sa cover mettant en avant un JVC RC-M90, résument l'enthousiasme de cette jeunesse qui adule le boombox. Bien sûr une sorte de compétition régnait entre celui qui avait le plus gros, le plus beau, le plus lumineux et le plus puissant d'entre eux. Les fabricants n'avaient de cesse d'inventer, allant jusqu'à créer des boomboxes emportant des platines vinyles, des claviers, un écran télé, une alarme... Chaque continent crée sa série aux couleurs ou singularités propres donnant ainsi naissance à des centaines de modèles dont certains ont été vendus à plusieurs milliers exemplaires. Les références désormais phares produites par Sharp, JVC, Panasonic, Lasonic, Toshiba, Sanyo, Crown... sont aujourd'hui recherchées par une communauté de collectionneurs au nombre grandissant. Un phénomène également observable en France. Même si il est encore discret, il est connu sous le nom de Frenshboombox et c'est un Dj qui en est l'initiateur : Dj Inverse de Tours.

Finalement les boomboxes disparaîtront relativement vite au début des années 90, mais ils sont toujours restés dans l'inconscient collectif, particulièrement grâce à la culture hip-hop ou skate, d'autant que la musique et les loisirs prennent une place des plus conséquentes dans notre société. Les lecteurs de cassettes furent remplacés par les Cds. Une nouvelle génération de lecteurs portables arriva sur le marché. Le tout plastique éjecta les grilles en métal massif, le bois... Et ce mode de diffusion perdit autant en taille qu'en poids et en design, à partir des années 90.

Pour clôturer ce chapitre, en complément de notre sélection de boomboxes insolites, voici un choix emblématique selon Alexandre et Thomas, deux collectionneurs avertis. Sharp GF 777, JVC RCM 90, Panasonic RX 5350, Conion C100F, Conion TC999, JVC RC-550. La famille Sharp des GF à trois chiffres : 525 / 555 / 666 / 777 et les derniers modèles : le 808.



Casio KX1 (1983)

Extrait de la publicité japonaise du Sharp VZ-V3 (1983)



Que reste-t-il du boombox en 2016 ?

Aujourd'hui si tu ne trouves pas dans un vide grenier un boombox « égaré », à prix aussi magique que sa puissance, sache que les tarifs débutent à 100 euros et vont jusqu'à plus de 5000 euros pour les pièces les plus convoitées. Pendant les années 90, de nombreuses marques ont tenté de lancer des boomboxes au design plus ou moins futuriste, souvent douteux. Ceci expliquant souvent le succès mitigé de ces produits où le lecteur Cd a remplacé les lecteurs de cassettes. Ils ont également été remis au goût du jour ces dernières années, avec une ligne cette fois bien plus subtile et souvent inspirée de transistors vintage, sauf qu'ils ne sont plus équipés de tuner et de lecteur de cassettes... Désormais, à domicile ou en extérieur, on se connecte en Bluetooth, via son Android...

Aujourd'hui tous les foyers, ou presque, sont équipés d'ordinateurs. La source est en passe de devenir l'ultime discothèque grâce au streaming vidéo ou audio. Dans un monde où la notion de l'espace est de plus en plus préoccupante, il est évident que la course à la miniaturisation continue. Finalement, dans la rue, le téléphone devient le boombox du nouveau millénaire. Sauf que la puissance émise par un si petit appareil n'est pas à la hauteur. Cette évolution valorise une fois de plus le boombox, devenu un objet culte. Pour conclure, on ne peut s'empêcher de sourire en soulignant que l'invention du haut-parleur coïncide avec celle du téléphone. En effet, c'est le scientifique allemand Johann Philipp Reis qui intégra le premier haut-parleur électrique dans le tout premier téléphone, il y a de cela plus d'un siècle et demi. Aujourd'hui le boombox 3.0 est donc ton Android !

Références et remerciements

Merci à Thomas et Alexandre (interview page suivante), à Lyle Owerko pour « The Bombox Project : the Machines, the Music, and the Urban Underground », l'ultime livre sur les boomboxes, à se procurer sans hésitation aux éditions abramsimages.com. (Cf. photos en première page du dossier).

Un spécial big up à Julien de Bboyz Burger qui expose une collection de ghetto-blasters, pour la plupart customisés par des streets artistes. À Dj Ness et Tiemoko.

A visiter

classicboombox.com
pocketcalculatorshow.com
geekoblaster.blogspot.fr
wikiboombox.com
gac-original.com
boomboxes.com
stereo2go.com
stereo80s.com
myradio.berlin
radiohier.com

De gauche à droite : Marshall Stockwell, Enceinte IBT44 iHome gris, TDK A73 Bluetooth speaker boombox, iFrogz Boost, Skullcandy Air Raid, Boombox 20th Anniversary Wu-Tang limited edition



THOMAS & ALEX

BOOMBOX LOVERS



DANS LE CADRE DE NOTRE DOSSIER SUR LES BOOMBOXES, NOUS AVONS RÉALISÉ UNE INTERVIEW CROISÉE DE THOMAS ET ALEXANDRE, DEUX COLLECTIONNEURS DE TRANSISTORS RADIO-CASSETTE, PLUS CONNUS SOUS LE NOM DE GHETTO-BLASTERS. MÊME SI DEUX DÉCENNIES SÉPARENT CES DEUX INDIVIDUS, LA PASSION RAPPELLE UNE FOIS DE PLUS QUE NOS LIMITES DÉBUTENT OU L'HUMAIN DÉCIDE DE LES FIXER.

Comment est née votre addiction au boombox ?

Alex : J'ai toujours trouvé l'objet en lui-même super cool. Un jour j'ai réussi à choper un Panasonic RX-5500 avec son emballage et sa notice d'origine. Un super poste. J'ai chopé les vieilles K7 de zouk de mon père et j'ai passé deux jours à m'ambiancer sur du Kassav. Puis tu fais des recherches, tu vois qu'il y a des mecs qui ont des collections de malade et c'est comme ça que tu commences à kiffer le truc.

Tom : Gamin, j'ai passé beaucoup de temps en voiture, le poste radio allumé, en écoutant les infos ou de la musique automatiquement sur des cassettes. Je trouvais ça parfois ennuyeux mais j'aimais bien l'idée de transporter sa musique partout avec soi. J'ai donc demandé naturellement un poste à cassettes pour Noël. Je devais avoir 8-9 ans. J'ai eu un Thomson 4 speakers, moderne pour l'époque. Il doit encore traîner dans le grenier chez mes parents. J'ai donc gardé une relation particulière avec ces engins.

Votre passion est-elle obligatoirement venue d'une forme d'adoration pour les Usa ?

Alex : J'ai toujours apprécié la culture des states et je pense qu'indirectement cette culture a dû m'influencer.

Tom : Pas du tout. Je suis venu aux musiques noires américaines assez tard et même si j'avais des posters de Scottie Pippen dans ma chambre, à cette époque j'étais plutôt rock, metal, skate. Donc je ne suis pas venu au ghetto-blasteur par ce biais.

Mais si nous considérons que Phillips, marque européenne fondée aux Pays-Bas, est la première firme fabriquant des transistors cassettes, comment expliquez-vous que l'on identifie les balbutiements de la culture boombox aux Usa et non à l'Europe ?

Je n'ai pas connu cette époque où on a commencé à voir des mecs sortir dans la rue et breaker au son des ghettos. Mais c'est comme tout, je pense que l'effet de mode a commencé aux states et les Européens ont suivi. Après ce n'est que mon avis.

Tom : Peut-être parce que les premiers documents, dans les médias, où les boomboxes apparaissent de façon récurrente viennent de l'époque hip-hop. Après on a associé un peu tout à la définition du mot culture et les médias ont posé le cadre de cette culture. Je ne sais pas d'ailleurs quelle définition on pourrait donner à la culture boombox.

Quelle est votre définition du boombox ?

La recette d'un bon boombox, c'est au moins deux baffles rondes, un lecteur de cassettes, une poignée et le fait qu'on puisse le transporter partout !

Tom : Radio lecteur de cassettes à plusieurs haut-parleurs avec une forte dominance des basses. Look agressif. Chromes, métal... Et si possible une présence de mots, d'acronymes bien techniques (Apld, Aps, Biphonic...).

Connaissez-vous des collectionneurs emblématiques, des piliers de cette culture ?

Celui qui me vient à l'esprit est un collectionneur de Chicago connu dans l'univers du boombox. Bryan Spruth. Le mec vit et respire boombox. Il est collectionneur depuis plus de trente ans. Il en a plus de 400 ! Le mec pèse en collection, après de là à dire que c'est un pilier...

Tom : Je débute vraiment dans le secteur en tant que collectionneur. En France, à part Alexandre et ses acolytes de French boombox, je ne connais pas le milieu. Encore moins en Europe et dans le reste du monde. Grâce à Internet, tu peux te rendre compte que les ghettos attirent de plus en plus de monde. Il faut espérer qu'en France on va réussir à fédérer un petit groupe. Repose-moi la question dans quelques mois. Rires.

Pouvez-vous expliquer l'importance du Japon dans l'histoire du boombox ? Est-ce une culture aujourd'hui développée là-bas ?

Alex : C'est eux qui sont à la base du boombox, suite à la miniaturisation des chaînes hi-fi. La Victor Company, plus connue sous le nom de JVC, est une société japonaise d'électronique qui a été un acteur majeur dans la distribution et la conception des boomboxes. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, je connais pas mal de collectionneurs japonais. Certains font même encore du break dans la rue accompagnés de leurs ghetto-blasters !

Tom : Avant tout le Japon est un producteur avec des marques de référence. Le savoir-faire technique et la qualité de fabrication ont toujours été des arguments indéniables chez les constructeurs japonais. Tu as des magasins de boomboxes, certains médias en parlent. Et si tu arrives à faire des recherches en langue japonaise tu vas trouver une source très importante de documentation sur les ghettos. Par contre je ne sais pas si des conventions existent, comme en Allemagne.

Finalement existe-t-il des marques américaines ?

Alex : Alors là tu me poses une colle ! Je pense qu'il y en a eu, mais 90 % des marques de boomboxes sont asiatiques.

Tom : Je ne sais pas.

Pourquoi les boomboxes à lecteur Cd intéressent peu ou pas les collectionneurs ?

Alex : En greffant un lecteur K7, on casse l'image du radio-cassette classique et quand tu regardes les lecteurs K7 et Cd, le style est totalement différent. Moins bling bling et moins affirmé que ses prédécesseurs. L'arrivée du lecteur Cd marque la fin de l'ère du boombox.

Tom : Pour moi l'Adn boombox s'arrête à la cassette audio. Point barre (rires).

Existe-t-il et connaissez-vous des historiens du boombox en Europe ou en Amérique ?

Alex : Non je n'en connais pas.

Tom : Pas d'historiens connus. Mais je vais trouver. Tu feras un erratum dans le prochain numéro (rires).

Pourquoi le début des années 80 est considéré par les collectionneurs pour la période symbolique de l'âge d'or du boombox ?

Alex : C'est à ce moment que tous les constructeurs se tirent la bourre pour faire le meilleur boombox. Plusieurs centaines de boomboxes voient le jour entre la fin des années 70 et la fin des années 80.

Tom : On arrive certainement à un pic en termes de technologie et de communication. Les marques ont adapté leur création et leur discours, les consommateurs ont été pris dans leurs filets. Les marques se tirent la bourre. Elles fabriquent des boomboxes de plus en plus gros, de plus en plus puissantes, avec de plus en plus de leds, de boutons, de réglages. Le Cd va arriver. C'est bientôt la fin de la récré. Profitons en !!!

Comment vos parents et campagnes perçoivent votre passion, totalement débordante vue la taille des objets que vous collectionnez ?

Tu sais que je n'ai que 22 ans donc je suis encore chez ma mère. Ça ne la dérange pas tant que ça reste dans ma chambre ! Mon père trouve ça cool et essaye d'en trouver d'autres pour agrandir ma collection.

Tom : Je collectionne beaucoup de choses. Et si possible des trucs encombrants (rires). Ma femme est remarquable. Aucune remarque désagréable à condition que tout soit invisible. Chérie, je t'aime !

Collectionnez-vous les boomboxes en les archivant ou en faite-vous un autre usage ?

Alex : J'écoute toujours ma musique avec, je fais même des soirées avec tellement ça crache bien. Certes ce sont des objets de collection mais il faut les partager, les faire vivre ! Je les loue pour des clips vidéo ou des films.

Tom : Je viens de réunir tous les ghettos chinois depuis quinze ans. Je vais donc essayer de redonner du sens à tout ça et de faire vivre ces engins d'une manière plus régulière. Aujourd'hui, ils me servent à amplifier le son de mes platines vinyles portables et/ou de mon iPod. J'aime bien passer du son en soirée chez mes potes en arrivant avec tout ça.

Jusqu'à combien valent les plus convoités des boomboxes, pourquoi et quels sont les modèles ?

Tom : Je ne m'intéresse pas trop au marché. Je vois bien certains modèles à vendre sur les sites connus et sur les forums spécialisés mais je me tiens éloigné pour le moment. Après, comme tout objet qualitatif ou qui véhicule une aura sympa, tout se vend. L'objet reste en lui-même très beau et si on décline un ghetto haut de gamme et en très bon état plastique et de fonctionnement, on possède un summum de la miniaturisation d'une technologie qui a fait ses preuves et qui franchement permet d'écouter du son dans de très bonnes conditions.

Alex : Le record pour un ghetto-blasteur, c'est un JVC RC-M90 qui est parti à plus de 4500 dollars sur eBay. Mais en général ça vaut entre 500 et 2000 dollars. Et en ce moment le Super Jumbo qui est dans le film « Do the Right Thing » va être mis aux enchères à partir de 5000 dollars. Ces boomboxes sont rares et très chères et ont souvent servi dans des films ou pour des pochettes d'album...

En ce moment vous écoutez quoi comme son ?

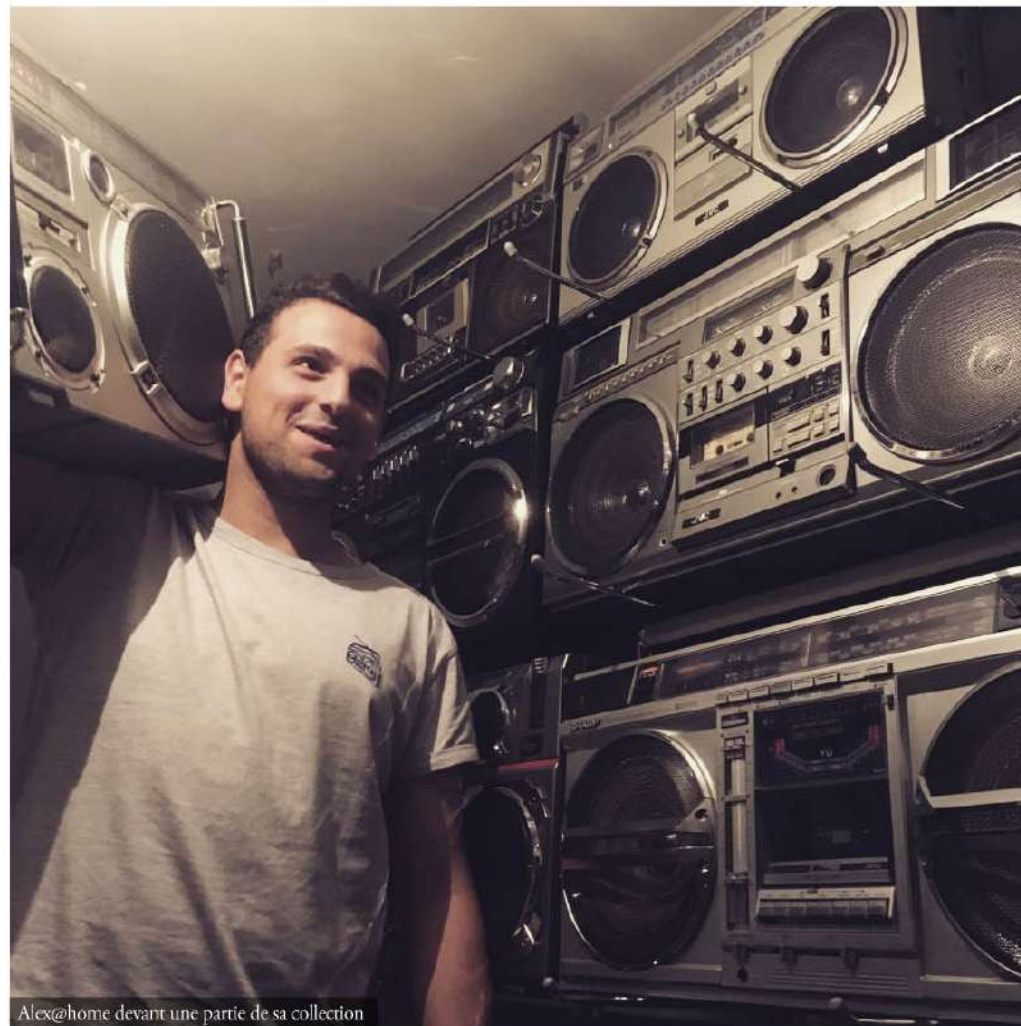
Alex : Je vais pas me fouler en te répondant que j'écoute de tout mais le dernier son que j'ai téléchargé est un morceau de The Clash. Sinon Je suis très rap us, en ce moment j'écoute du Schoolboy Q, Cousin Striz, Kaytranada...

Tom : pas mal de podcast de tous types de musiques et des numérisations de cassettes audio Indie/rock/indus des années 90.

Pour finir qu'est-ce vous aimeriez voir se concrétiser dans la culture boombox ?

Alex : Dans un usage quotidien, ça serait cool que les gens utilisent le boombox comme une simple enceinte pour leur téléphone, ou juste pour écouter. Avec les mecs de Frenchboombox, un crew de collectionneurs, on aimerait exposer et faire connaître aux gens cette culture...

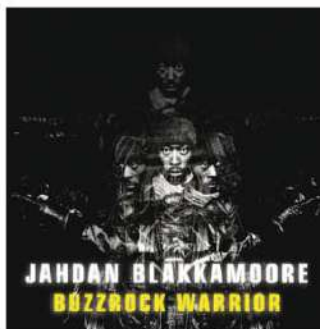
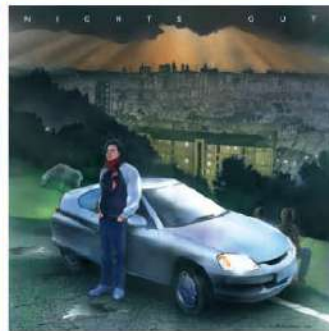
Tom : Trouver déjà une définition de la culture boombox. L'imposer au reste du monde (rires) et obliger tous les musiciens à sortir obligatoirement leur création sur K7 !



Alex@home devant une partie de sa collection

“ Le Super Jumbo qui est dans le film « Do the Right Thing » va être mis aux enchères à partir de 5000 dollars. ”

IL EST RARE À LA RÉDACTION DE STAR WAX DE FAIRE DES BEST OF. À L'OCCASION DE NOTRE NUMERO ANNIVERSAIRE, VOICI UNE SÉLECTION DES CHRONIQUEURS DE VOTRE MAGAZINE. DEPUIS DIX ANS, CES DISQUES SE RETROUVENT RÉGULIÈREMENT SUR LEURS PLATINES. VARIÉE, CETTE LISTE LÈVE LES BARRIÈRES MUSICALES.



De gauche à droite // Thom Yorke "Harrowdown Hill" (2006 - XL Recordings) // Ricardo Villalobos "Fizeheuer Zieheuer" Ep (2006 - Playhouse) // Toumani Diabaté's Symmetric Orchestra "Boulevard de l'Indépendance" (2006 - World Circuit) // Burial "Untrue" (2007 - Hyperdub) // V.A. "Cape Town Bears vol.1" (2007 - JFX) // Mctronomy "Nights Out" (2008 - Because) // Umalali "The Garifuna Women's Project" (2008 - Cumbancha) // Bersarin Quartett "Bersarin Quartett" (2008 - Denovali Records) // Gui Boratto "Take my Breath Away" (2009 - Kompakt) // Jahdan Blakkamoore "Buzzrock Warrior" Lp (2009 - Gold Dust Media) // Pépé Bradock "Confiote de Bits" (2009 - BBE) // Anika "Anika" (2010 - Invada).



star wax BEST OF 2006-2016 star wax



De gauche à droite // Arandel "In D" (2010 - InFiné) // GaBLé "Cute Horse Cut" (2011 - LoAF) // Evidence "Cats & Dogs" Lp (2011 - Rhymesayers Entertainment) // Batida "Batida" (2012 - Soundway) // King Krule "6 Feet Beneath the Moon" (2013 - XL Recordings) // Mop Mop "Isle of Magic" Lp (2013 - Agogo Records) // Gussie Presenting: The Right Tracks (réédition 2014 - VP Records) // VoodooCuts & SoulBrigada "Afreaka!" Ep (2016 - Matasuna Records) // V-A "Mawimbi" Vol.1 Ep (2015 - autoproduction) // Mais aussi Barac « Variety of Different Feelings » 2xLp (2014 - Metereze) // Bicep « Just » Ep...



Pepe Sanchez y su Rock Band / Regression (Lp/Cd)

Ne vous fiez pas au titre de cet album, un tantinet réducteur. La passion sans limites de Pepe Sanchez pour de nombreux genres musicaux fait de « Regression » un album jouissif où se juxtaposent habilement jazz-funk, rock, flamenco, musique folklorique espagnole avec une touche psychédélique. Il est réédité et remasterisé pour la première fois par le prolifique label Pharaway Sounds, l'original datant de 1976. La composition subtilement riche peut être encore aujourd'hui considérée comme d'avant-garde. Ce n'est pas pour rien que Pepe Sanchez est un batteur de légende. Ses collaborations avec Barry White, Diana Ross ou Barbara Streisand, pour ne citer que ses travaux outre-Atlantique, l'attestent. Bien sûr pour ce premier l'album solo il a su s'entourer de musiciens tous aussi talentueux les uns que les autres. Carlos Villa à la guitare, Pedro Iturralde au sax et à la flûte, Eddy Guerin au piano, Juan Cano à la trompette, Edouardo Gracia à la basse et Pepe Ebano aux percussions. À l'exception du dernier titre, « Renacimiento », la rythmique est up-tempo, taillée pour vous faire bouger. En complément des sept titres, le gatefold ou le Cd sont accompagnés d'un livret. Deux titres sont en bonus : « Encuentros en la 5a Dimension » et « Love Me », extrait d'un 45 tours paru en 1980. La valeur du pressage de ce Lp ou de ce 7 inch justifie également qu'il est grand temps d'ajouter à votre discothèque cet album unique et intemporel. (Cosh...)

Dj Amir / Buena Musica Y Cultura (Lp/Cd)

Loin des productions bavardes, Amir instille, au travers de ses sélections, des ambiances singulières. Modèle du genre, « On Track », la série de compilations composée au fil des ans avec son comparse Kon, reste un curieux programme marqué par la soul, le boogie-funk, le jazz. Ainsi le premier volume réunit des talents aussi différents que les incantatoires Ohio Players ou bien encore l'Éthiopien Mulatu Astatke. Un talent qui paie : depuis on a vu l'homme être invité par des pointures comme Q-Tip ou Gilles Peterson. Édité chez BBE, « Buena Musica Y Cultura », sa nouvelle programmation révèle une éclatante couleur latine. La démarche entamée est exigeante : les groupes ou interprètes retenus sont souvent méconnus mais surtout intéressants.



L'orchestre La Moderna Of New York en est le parfait exemple. Sous pression, « Picadillo » rappelle la fonction jouée par La Grosse Pomme auprès de la communauté hispanique d'Amérique. Idem pour Fito Foster, alias La Palabre, qui peut se targuer d'avoir séduit les nombreuses figures soul des 70's et 80's. Et qu'écrire sur le « Templeque » de Louie Colon sinon qu'on est immédiatement marqué par cette voix habitée. En fin dénicheur, Dj Amir sélectionne des pépites telles Dax Pacem Orchestra et son « Oiga El Comentario » ou le Portoricain Cortijo avec un « Yo No Bailo Con Juana » dont le titre n'a d'égal que la théâtralité de l'interprétation. Exemple, cette compilation intéressera les fans de syncopes tropicales pour qui les enregistrements de la Fania ou les différentes compilations nuyorican actuellement sur le marché ne suffisent plus. (Vincent Caffiaux)

The Frightnrs / Nothing More to Say (Lp/Cd/Digital)

Le catalogue Daptone poursuit de manière inlassable sa quête du groove. Après l'interprète soul Sharon Jones, le collectif afrobeat Antibalas et les riffs du Budos Band, place à The Frightnrs. Héritiers de la tradition rocksteady, les quatre Américains assimilent les mélodies majestueuses de ce pan de l'histoire jamaïcaine. Pourtant, à l'instar du label précité, « Nothing More to Say » le nouvel enregistrement du groupe ne se contente pas d'un quelconque revival mais offre une relecture bigrement actuelle du genre. Ainsi si la finesse des mélodies est évidente, The Frightnrs ancrent leurs boots dans le bitume. Pour preuve la reprise live réussie de « Gunman », le classique rasta signé Michael Prophet. La voix de Dan Klein est digne des plus grands, qu'ils se nomment Marvin Gaye, Smokey Robinson, John Holt ou Gregory Isaacs. Un caractère suave exprimé par la plage titulaire et par « What Have I Done ». Si les harmonies vocales atteignent ici des sommets, le shuffle reste prédominant à l'écoute d'« All my Tears » ou du pugnace « Trouble in Here ». Et la logique du creuser est respectée : The Frightnrs reprennent Bob & Gene et Saun & Starr, d'autres références maison. C'est intense et subtil, à l'image du mélancolique « Till Then », certainement le moment fort de cet enregistrement. Une entreprise aussi belle que triste puisqu'on a appris, il y a quelques semaines, le décès du chanteur des suites d'une maladie. (Vincent Caffiaux)

tntb.net présente

DATABIT.ME #6 // // // //

MediaLab éphémère pour imaginahacker ensemble nos futurs numériques...

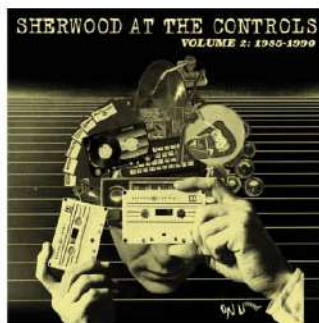
Arles // // // // du 28 Octobre
au 6 Novembre 2016 // // // //

Lovataraxx / Ventre de biche / Miyo van
Stenis/ David LePole / TrioSchyzophonie /
Joe la Mouk / Marcelli Antunez Roca /
« SOUS TENSION » 2 prototypes autour de
l'ENERGIE avec Zinc / Reso-nance /
Supacosh / Zofie Teuber / John Deneuve /
Roman photo with pink ponk connection /
BRK & Bad Jokes +++++++
+ Surprises qui s'inventeront sur place



JEAN DU VOYAGE
NOUVEL ALBUM MANTRA
CD • VINYLE • DIGITAL
21 OCTOBRE 2016
FEAT DJÉLA, ISLA, ANAÏS
& PIERRE HARMEGNIES





Wax Tailor / By Any Means Necessary (Lp/Cd/Digital)

Wax Tailor empile un septième long format sur son label. Comme à l'accoutumé il compose un hip-hop downtempo, davantage fait pour la réflexion que pour les dancefloors. Même si le rythme s'accélère sur « Back on Wax » avec Token, The Rugged Man et avec son jeune protégé qui fait couler de l'encre, A-F-R-O, ce nouvel album ne déroge pas à ses habitudes. Préoccupé par un monde plus juste, le titre fait référence au discours de Malcolm X « By Any Means Necessary » et à la Beat Generation. Côté production, on retrouve bien la patte Wax Tailor, c'est subtil et toujours bien produit : entre modernité et tradition. Après une courte intro, il nous embarque dans un univers blues avec « I Had a Woman ». Un air de cow-boy souffle sur « For the Worst », sublimé par le chant d'Idil. Il se fait plaisir et on se fait également plaisir en découvrant « The Road is Ruff » avec ses notes d'harmonica et Lee Fields au chant, « Worldwide » avec Ghostface Killah ou encore « Bleed Away » avec Charlotte Savary accompagnée par Tricky. Les quatorze titres alternent instrumentaux et vocaux, comme si il souhaitait nous faire naviguer de film en film. À noter que pour cette sortie, une platine vinyle à lecture verticale Gramovox spécial Wax Tailor, en série limitée, est également disponible. (Dj Coshmar)

V.A. : Sherwood At The Controls / Volume 2 : 1985-1990 (2Lps/Cd/Digital)

Le deuxième tome de l'anthologie « Sherwood At The Controls » démarre au milieu des 80's. Seize plages et quinze interprètes illustrent l'album. Fasciné par les sonorités industrielles comme par les musiques ethniques, Adrian Sherwood délivre une compilation de (re)mixes particulièrement éclectique. Elle atteste de l'incidence de son label, le mythique On-U Sound, sur une partie de la scène rock alternative. Si Ministry et Flux font chauffer les lamiroirs avec les versions remaniées de « All Day » ou de « The Value Of Nothing », les Allemands de Pankow offrent, eux, une reprise désincarnée du « Girls and Boys » de Prince. Les collages sonores restent la marque de fabrique du studio anglais.

C'est le cas de Mark Stewart, sans le Pop Group mais avec un « Hypnotized » soigneusement déconstruit. Ou bien encore de Tackhead, d'anciens membres des Furious Five de Grandmaster Flash et fidèles compagnons de route d'Adrian Sherwood. Inédites, les cinq plages reggae raviront notamment les fans du Dub Syndicate et du quelque peu oublié Bim Sherman. Pourtant les sommets de ce recueil sont « Television », en formule dance, par The Beatnigs et le remix du « Masimbabe » de The Unknown Cases. La diatribe écrite par Michael Franti contracte ici un groove infectieux. Et les chœurs africains de la seconde formation soufflent de manière salvatrice sur les braises du punk. À (re)découvrir. (Vincent Caffiaux)

V.A. / Re:Works (2Lps/Cd/Digital)

C'est l'exemple même du projet « casse gueule » ! Tout comme les compilations remixées d'artistes jazz ou soul, s'attaquer au catalogue classique n'est pas une mince affaire. Il ne faut pas heurter les puristes d'une part, souvent audiophiles, et attirer l'auditeur de musiques électroniques d'autre part. Cela ne tient parfois qu'à un cheveu. Nathan Thursting et Paul Allen, les deux protagonistes s'en tirent bien, même très bien. « Re:Works » se décline en deux vinyles ; un premier plutôt downtempo, abstract ; et un second plus up-tempo. Ainsi Grieg, Bach, Fauré, Debussy, Reich, Rachmaninov, Holst, Schubert, Sakamoto et bien sûr Satie se voient offrir une nouvelle jeunesse voire un sérieux dépoussiérage. Ce qui est franchement bien, c'est que les Dj's et producteurs de ce projet se sont vraiment impliqués. Ils n'ont pas simplement posé un beat binaire sur l'original, ils se sont accaparé les morceaux, souvent en les restructurant de a à z. C'est le cas du Luxembourgeois Francesco Tristano qui remixe « Merry Christmas Mr Lawrence » de Ryuichi Sakamoto (tiré du film Furo). Et quand Henrik Schwarz brouille les pistes avec sa relecture du « String Quartet » de Claude Debussy, on est loin des recettes fondamentales de la house. Enfin que dire de ce joyau signé Starkey, le producteur de Philadelphie, qui magnifie la pièce « Gnossienne n°1 » d'Erik Satie ? C'est baléaric à souhait ! Les autres contributeurs au projet sont : Mr Scruff, Martin Buttrich, Alberto Bof, Fort Romeau, Patrice Bäumel... Un double Lp sorti chez l'Anglais Decca, mythique label classique aujourd'hui dans le giron d'Universal. (Dj Barney)

TANGERINE

DISQUAIRE

Vinyles - CD's - Collectors

20, rue des Trois Mages
13006 Marseille
04 91 37 88 53
06 17 08 49 59

facebook.com/Tangerine-Marseille



Redécouvrez vos vinyles

sur une platine à entraînement par courroie et profitez d'un son exceptionnel !

N°1 mondial des platines audiophiles, la marque autrichienne Pro-Ject conçoit et fabrique toutes ses platines entièrement et exclusivement en Europe !

Tél. 01 55 09 55 50
www.AudioMarketingServices.fr

POUR LA MAISON • 20 RUE DU PROFESSEUR PAUL MULLER • CHAMPIGNY SUR MARNE • FRANCE • SAS AU CAPITAL DE 1000€ • RCS CRETEIL 832 64 347 • 10% TVA IC FR 103266447 • info@audiomarkingservices.com

AFIN D'ÉTOFFER LE PETIT MIRACLE TRIMESTRIEL QU'EST STAR WAX DEPUIS DIX ANS, NOUS TE PROPOSONS CE QUESTIONNAIRE. MERCI DE NOUS LE RETOURNER. LE BUT EST D'AMÉLIORER LE MAGAZINE, D'ÊTRE TOUJOURS PLUS PROCHE DE TOI ET DE LA PERFECTION DANS UN MONDE IMPARFAIT ! UN AN D'ABONNEMENT EST OFFERT AUX CENT PREMIÈRES RÉPONSES. POUR CELA COCHE LES CASES QUI CORRESPONDENT CI-DESSOUS OU COMPLÈTE PUIS RETOURNE LA PAGE SOUS ENVELOPPE AFFRANCHIE, AVEC TES COORDONNÉES À: ASSO COMPOS-IT/STARWAX: 120, RUE ÉDOUARD VAILLANT - 93100 MONTREUIL

GAGNE 1 AN D'ABO. EN DONNANT TON AVIS

Quel âge as-tu ? ans. ☐ Femme ☐ Homme

Écoutes-tu de la musique en streaming sur
MixCloud ☐ oui ☐ non YouTube ☐ oui ☐ non SoundCloud ☐ oui ☐ non

Es-tu prêt à devenir follower de la page
mixcloud/starwaxmag ☐ oui ☐ non

Es-tu prêt à payer si Star Wax passait en kiosque,
avec plus de pages, en format A4... ☐ oui ☐ non

Conserve-tu les magazines Star Wax
☐ oui ☐ non

Trouves-tu facilement le magazine chaque trimestre
☐ oui ☐ non

Si Star Wax lançait un financement participatif pour
un projet vidéo, serais-tu prêt à contribuer ☐ oui ☐ non

Es-tu déjà follower de la page Facebook Star Wax
☐ oui ☐ non

Consultes-tu le site starwaxmag.com
quotidiennement ☐ oui ☐ non
au moins une fois par semaine ☐ oui ☐ non
au moins une fois par mois ☐ oui ☐ non
occasionnellement ☐ oui ☐ non

Est-ce qu'un clip t'a déjà incité à acheter un album
☐ oui ☐ non

Possèdes-tu une platine vinyle

☐ oui ☐ non

Achètes-tu des vinyles ☐ oui ☐ non des Cds ☐ oui ☐ non des Mp3 ☐ oui ☐ non

La musique fait-elle partie de tes principaux centres d'intérêt
☐ oui ☐ non

Connais-tu les soirées Star Wax Party People
☐ oui ☐ non

Fais-tu de la musique assistée par ordinateur
☐ oui ☐ non

Mixes-tu
☐ oui ☐ non

Pour tes sorties, connais-tu l'agenda online de Star Wax
☐ oui ☐ non

Télécharges-tu la longue version en Pdf de Star Wax
☐ oui ☐ non

Les rubriques Sneakers et Lifestyle t'intéressent-elles
☐ oui ☐ non

Y a-t-il un genre musical que tu trouves sous-représenté
dans Star Wax ? Si oui merci de préciser : ☐ oui ☐ non

Aimerais-tu lire d'autres rubriques ou sujets dans
Star Wax ? Si oui lesquels : ☐ oui ☐ non

Souhaites-tu recevoir la news letter de Star Wax
Si oui merci de préciser ton email : ☐ oui ☐ non

Quel est ton site musical favori :

Code postal et ville

N'hésite pas à exprimer tes remarques et suggestions
sur une feuille supplémentaire ou par courriel.
Pour recevoir le formulaire envoie un e-mail à :
info@starwaxmag.com

DREAM NATION

ELECTRONIC MUSIC FESTIVAL AFTER TECHNO PARADE

SAMEDI 24 SEPTEMBRE

DOCKS DE PARIS





Olga Korol

Top 5 nouveautés

- Andrei Ciubuc "Self" Ep
- Melchior Production "Essa" Ep
- AK41 "Triathlon" Ep
- David Nicolas "No Hook" Ep
- Rayo "Vil'Ni" Ep

Top 5 oldies

- Timofri "Storyline"
- Swaab "Kazak"
- Dewalta "Illumination"
- Cedric Decowski "Special Ergent"
- Tooloop "001"

Top 3 beatmakers

- Ricardo Villalobos, Jon Ludwig, Dubtel

Ton premier vinyle acheté

En 2014 : Codec & Flexor "Time Has Changed"

Site web musical préféré

Soundcloud.com

7 or 12 inch 12 inch

Ton mixer préféré

Rotary mixer DJR400

Festival favori

Sunwaves en Roumanie

Le Dj qui te met toujours une claque

Denis Korablev

Disquaire favori

Technique à Tokyo

Y a-t-il un vinyle qui est systématiquement dans ton Dj bag

Certains vinyles de Ricardo, même si je ne les joue pas souvent. Et des vinyles de Lick My Deck label ou de Body Parts rec.

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire

Psychologue parce que j'ai une formation dans ce domaine



Doc Strange

Top 5 nouveautés

- Tha God Fahim "Firelord Ozai"
- Lords Of The Underground "Magic"
- Ruste Juxx & Kyo Itachi "Water On Mars" Feat. Rinn of Da Villins
- Lyfe Crisis "After The Hours" Feat. Slaine & Big City
- Truth "Genuine Article" Feat. O.C.

Top 5 oldies

- Mulatu Astatke "Maskaram Setaba"
- The Abyssinians "Declaration Of Rights"
- Idris Muhammad "Loran's Dance"
- Jackie Mittoo "Deeper and Deeper"
- The Professionals "The Godfather Theme"

Première approche du beatmaking

Depuis que j'écoute de la musique j'ai toujours aimé certains segments d'une chanson plutôt que l'ensemble...

Ton premier vinyle acheté

"Beat Street Vol.2", à 8 ans. 10 pounds...

Disquaire favori

Honest Jon's à Londres

Le Dj qui te met toujours une claque

J-Rocc

Magazine papier ou webzine

Papier parce que tu peux le garder...

Hardware préféré

Akai Mpc 3000 et S-900

Pour te chausser, une paire de

Clarks Wallabee marron

Salle ou club favori à Londres

Jazz Café Camden, il y a de l'ambiance parce que c'est petit et intime

Site web musical préféré

radiojuicy.com

Si tu n'étais pas beatmaker quel job aimerais-tu faire

Beatmaker pour toujours...



Rone

Top 5 nouveautés

- Mark Pritchard "Sad Alron"
- Kaitlyn Aurelia Smith "Ears"
- Jean Michel Jare & Rone "The Heart of Noise"
- Mansfield, TYA "Fréquences"
- Sufjan Stevens "Carrie & Lowell"

Top 5 oldies

- Them "It's All Over Now Baby Blue"
- Moondog "Elf Dance"
- Yusef Lateef "Like it is"
- Suicide "Dream Baby Dream"
- Billie Holiday "The Man I Love"

Première approche du beatmaking

C'était quand j'étais adolescent. Pour moi c'était un exutoire pour me sentir bien

Achètes-tu du vinyle

Le dernier vinyle que j'ai acheté c'était il y a au moins 10 ans. Un vinyle de hip-hop...

Colours of Ostrava festival en 3 mots

Loin, intense et cool

Après un live, qu'aimes-tu faire

Discuter avec les gens, partager avec eux, les embrasser. J'aime l'échange...

Pour te chausser, une paire de

Kickers

Magazine papier ou webzine

Star Wax en papier

Early house ou micro house

Early house

Site web musical préféré

Resident Advisor

Sans musique, la vie serait

Une erreur

Ton synthétiseur préféré

Buchla Music Easel

Si tu n'étais pas Dj quel job aimerais-tu faire

Autiste



Dispo en vinyle ou digital



47soul.com
47soul.bandcamp.com
www.instagram.com/47soul





Du
15 septembre
au 15 octobre 2016



X DIGGERS
FACTORY

Soutiens Star Wax
en pré-commandant
la compilation sur
Diggersfactory.com

Doom Brotherz
remix contest
stems et règlement
via starwaxmag.com

3ème compile vinyle
Star Wax X DiggersFactory
bourrée de pépites exclusives
avec
Ahmed Malek, Geraldo Pino,
47Soul, Last Bongo in Paris,
Janko Nilovic, Chayeb Chbab,
Quiet Dawn, Sa Bat'Machines &
ton remix de The Doom Brotherz

LE SALON DE LA HAUTE DÉFINITION DU SON ET DE L'IMAGE

Festival

SON & IMAGE

CONNECTIVITÉ
HOME TECHNOLOGIES
STREAMING
DOCKS
DOMOTIQUE AV
MUSIQUE
HAUTE
FIDELITÉ
INTÉGRATION
ULTRA HD
HIGH
END
LIFESTYLE
MULTIROOM
HAUTE
DÉFINITION
HOME CINÉMA

Obtenez 50% de remise, enregistrez vous en ligne sur :
www.sonimage.com/infos

Sous le patronage de :



8 & 9 OCTOBRE 2016
NOVOTEL PARIS TOUR EIFFEL ★★★★★



www.sonimage.com

Organisation

